Схаєор 216.

Revue Slave,

OUVRAGE NON PÉRIODIQUE,

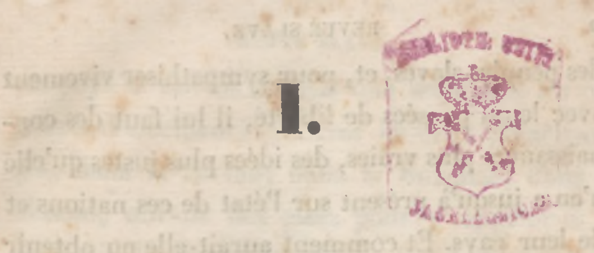
PARAISSANT PAR LIVRAISON.

I

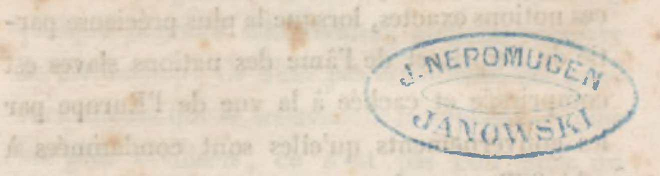
A PARIS,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1839.



I.



En commençant la publication de la *Revue Slave*, nous croyons devoir d'abord rendre compte au public français du but que nous nous proposons vis-à-vis de la France. Il s'agit ici d'une publication qui intéresse presque exclusivement les pays slaves, et, sous ce rapport, il n'y aurait aucun motif pour la faire en français. Mais la France, qui depuis tant d'années s'est posée à la tête du mouvement européen, qui s'y maintient toujours, et qui, par son caractère, par sa position politique, par sa civilisation, fixe principalement l'attention des peuples qui demandent à l'avenir leur salut, la France, disons-nous, ne peut rester étrangère au mouvement

des peuples slaves, et, pour sympathiser vivement avec leurs pensées de liberté, il lui faut des connaissances plus vraies, des idées plus justes qu'elle n'en a jusqu'à présent sur l'état de ces nations et de leur pays. Et comment aurait-elle pu obtenir ces notions exactes, lorsque la plus précieuse partie de l'esprit et de l'âme des nations slaves est comprimée et cachée à la vue de l'Europe par les gouvernements qu'elles sont condamnées à subir? Tout ce dont, sous ce rapport, ces gouvernements veulent informer l'Europe, est tellement faussé, que les hommes d'état les plus habiles, les publicistes les plus éclairés, n'en peuvent déduire que des combinaisons mal fondées et des raisonnements erronés. Une preuve à en donner, c'est que ni la guerre, ni la diplomatie, depuis cinquante ans, n'ont su tirer parti de la force intime des peuples slaves. De tous ces pays, il n'y a que la Pologne qui, par ses manifestations sanglantes, ait dirigé l'attention de l'Occident sur les affaires du Nord. Mais la Hongrie, la Bohême, la Moravie, les deux Silésies, les provinces qui avoisinent la mer Adriatique et la mer Baltique, pays où il y a tant d'éléments pour influencer les gouvernements autrichien et prussien,

ces pays-là ont-ils occupé une seule fois les cabinets d'Occident? Et dans les deux principautés, dans la Serbie, dans la Bulgarie, dans la Bosnie, ont-ils fait assez pour y opposer à la barbarie du gouvernement de Saint-Pétersbourg quelque barrière d'humanité, quelque rempart de civilisation? Ce n'est pas la faiblesse des gouvernements qui se trouvent à la tête des nations les plus civilisées, ce n'est pas non plus un manque de générosité envers les peuples opprimés qui a été cause de cette indifférence, c'est seulement que les vœux les plus intimes des nations slaves étaient inconnus à l'Europe. Ces vœux intimes des nations slaves, ces vœux dont la réalisation aplanirait beaucoup, sans doute, la marche politique des pays occidentaux, et dont la manifestation ne peut avoir lieu par la presse dans leur pays même, nous tâcherons de les indiquer et de les présenter aux lecteurs français sous leur véritable point de vue. Puissent ces indications contribuer à arracher au moins les populations slaves de la Turquie à l'influence du cabinet de Saint-Pétersbourg, à présent que s'écroule l'empire ottoman!

Les lecteurs français trouveront dans la *Revue*



Slave des notices historiques, littéraires et statistiques, concernant les pays et les peuples slaves, et, à cet égard, ce recueil se propose de remplir la mission que remplit, relativement à la Grande-Bretagne, la *Revue Britannique*.

Ce double but de la *Revue Slave* n'est pourtant que secondaire, la France ne pouvant s'intéresser que secondairement aux affaires des pays éloignés.

Notre principal but, c'est le service que nous désirons rendre aux nations issues de la race slave. Grâce à l'universalité de la langue française, nous espérons accomplir ce but plus efficacement en publiant notre recueil en français, que s'il était écrit dans une des langues slaves. Les oppresseurs des peuples slaves, craignant que leurs sujets ne s'entendent entre eux, empêchent l'étude réciproque des langues slaves, entretiennent les préjugés qui nourrissent l'animosité entre des peuples que l'origine, la langue, les mœurs et l'intérêt bien compris, doivent rapprocher, ou, s'ils favorisent l'étude d'une langue slave dans d'autres pays slaves, ce n'est que comme moyen de domination, que pour étouffer la langue du pays opprimé, en sorte que l'étude des diverses

langues slaves est tout-à-fait négligée dans ces pays.

Nous désirons que la *Revue Slave* devienne le point de réunion des idées des savants et des littérateurs slaves, qu'elle soit l'organe de leurs vœux et de leurs espérances, l'arène de leurs discussions scientifiques et politiques. Elle facilitera aux nations slaves les moyens de s'entendre, de revenir d'anciennes préventions, de reconnaître leurs propres forces et celles de leurs ennemis, d'aplanir enfin les difficultés qui se présenteront dans la nouvelle voie par laquelle la main de Dieu les mène vers une destinée inconnue.

La *Revue Slave* proclamera hautement l'idée qui jusqu'à présent germe mystérieusement dans le sein de la nouvelle génération des peuples slaves; elle proclamera l'idée d'une tendance commune basée sur l'indépendance et la liberté de chacun des peuples slaves; elle propagera cette idée chrétienne, grande, civilisatrice, et elle la développera et la mettra de tout point en lumière; elle empêchera que la tendance des peuples slaves vers un avenir plus heureux, ne soit exploitée par des intérêts étrangers à leur bonheur, ou au profit de la barbarie et du despotisme.

Nous n'hésitons pas à discuter et à développer publiquement cette idée, voyant avec effroi que le sceptre barbare des czars s'est déjà armé de ce glaive à deux tranchants, et certes ils ne le tournent pas du côté de la civilisation, de la grandeur, du bonheur des nations. En opposant la vigoureuse tendance des peuples slaves, leurs besoins et leurs souffrances, aux envahissements de leurs gouvernements, nous dévoilerons tous ces efforts, quand même ils se cacheraient sous le masque d'une politique généreuse et désintéressée.

Pour l'accomplissement de cette œuvre, nous comptons sur le concours des patriotes éclairés de toutes les nations slaves. Nous avons à renverser et à élever des monuments de diverse nature; pour réussir, il faut que divers démolisseurs et divers architectes réunissent leurs efforts.

X. B.

LA
TENDANCE SLAVE.

Trois races principales forment la population de l'Europe : la race latine, la race germanique et la race slave. Chacune d'elles se composant de plus de cinquante millions d'individus, se subdivise en nombreux rameaux ; mais chacune d'elles a sa souche commune. Toutes trois diffèrent entre elles, autant par leur langue, leur caractère et leur civilisation, que les peuples qui appartiennent à chacune d'elles se ressemblent et se touchent par leurs besoins sociaux et par leur position géographique. Les autres peuples qui habitent l'Europe, et qui, par leur origine, n'appartiennent à aucune de ces trois races principales, sont, sous le rapport de leur population et de l'étendue des pays qu'ils occupent, d'une influence si minime sur les destinées de cette partie du monde, que l'on ne peut les considérer que comme races secondaires, annexées à l'une des trois races principales, et destinées à subir le sort des masses près desquelles le hasard les a placées.

En essayant ainsi de classer les divers éléments dont est formée la population européenne, nous sommes loin de vouloir déduire de ce point de vue des conséquences injurieuses pour des individualités nationales. L'égalité politique doit être un principe aussi sacré pour les nations, qu'il l'est dans le droit commun pour les individus. Nous voulons seulement rendre notre pensée aussi claire, aussi nette que possible, et, dans ce but, nous croyons devoir la généraliser. Pour se faire une idée juste de la disposition d'un grand édifice, il faut le voir dans son ensemble et s'en éloigner à quelque distance, de manière à pouvoir embrasser sa masse et à ne point se perdre dans les détails. Or, si telle est la condition d'une perception juste et vraie dans l'appréciation des œuvres d'art, comment pourrait-on prétendre à procéder autrement devant ce grand tableau dont les groupes sont des nations, dont le sujet et la couleur sont la vie si variée, si active, si heureuse ou si malheureuse de tant de millions d'hommes, dont l'artiste est l'invisible et mystérieuse main de l'histoire?

La race slave tient en Europe plus d'espace que n'en occupent ensemble les deux autres; la surface de cette partie de l'Europe qui est occupée par la race latine est la moindre des trois lots, mais la médiocrité de son étendue est compensée par la beauté du ciel, comme les deux autres sont dédommagées de l'infériorité de leur

latitude par le vaste développement de l'espace qu'elles occupent. Les races germanique et latine, plus nombreuses et plus civilisées que la race slave, exercent aussi une grande influence, non-seulement sur cette dernière, mais aussi sur les autres parties du monde, en propageant leur civilisation, en colonisant leurs populations, en étendant leur puissance dans toutes les parties du globe; elles ont ainsi rendu à l'humanité un service auquel la race slave n'a pris aucune part active. Celle-ci a, d'un autre côté, bien mérité de l'humanité, en arrêtant et en modifiant les invasions des barbares d'Asie, et en créant ainsi la sécurité des deux autres races. En revanche, elle profite de leur expérience dans la carrière des progrès humanitaires. Plus heureuses que les nations de la race slave, les nations de race germanique et latine ont conservé leur indépendance politique, condition indispensable de toute perfection, de tout bonheur social. Les nations de race slave l'ont perdue successivement, et tandis que non-seulement la race germanique, mais aussi les races secondaires (la race finnoise et la race arabe) les harcellent et tâchent de les absorber, le gouvernement de l'unique état indépendant de la race slave tâche de les dégrader et de les abrutir par son despotisme.

Se présentant à l'humanité sous un aspect si triste, peu brillante dans son passé, avilie dans son présent, la race slave doit néanmoins inspirer

un grand intérêt à tout observateur. Douées de plus de réaction et peut-être d'une constitution plus forte que les nations des deux autres races, les nations slaves ont survécu à tous leurs malheurs; elles ont subi, sans en être aussi profondément modifiées que les deux autres, toutes les invasions asiatiques et germaniques, ne se sont pas confondues avec les envahisseurs aussi complètement que les nations de race germanique et latine. Plus elles sont arriérées dans la marche de l'humanité, plus elles aspirent à briser le joug du despotisme et à se débarrasser de l'ascendant des autres races. Il est à prévoir qu'il y aura dans leur avenir plus de hardiesse, d'énergie, plus d'intérêt historique que partout ailleurs en Europe, puisqu'elles ont à conquérir et ce qui manque aux deux autres races et ce que celles-ci ont déjà conquis; elles ont à conquérir leur indépendance, à construire l'état social, à établir les bases de leurs nouvelles destinées, et elles ne peuvent prétendre à se réhabiliter et se constituer un meilleur avenir qu'en détruisant toutes les causes, tous les instruments de leur avilissement.

De ces trois races principales qui composent la population de l'Europe, la seule race slave manifeste des dispositions à s'entendre réciproquement sur ses intérêts, ses besoins et ses vœux. C'est là un fait très-remarquable dans l'histoire moderne des peuples, et qui n'est ignoré que de ceux qui sont imparfaitement renseignés sur

les vœux des nations slaves. Il y a dans cette tendance progrès immense, qui doit tourner au profit de l'humanité, et ce progrès est d'autant plus remarquable, que ce sont les nations les plus arriérées dans la civilisation qui en prennent l'initiative. Tandis que la politique des nations de race latine et germanique tend à diviser et éloigner ces nations les unes des autres, tandis qu'il n'existe aucune probabilité d'une alliance de ces nations, les nations slaves embrassent les premières une idée grande, chrétienne, dont la réalisation fera époque dans l'histoire du genre humain. Ici encore, comme dans beaucoup d'autres événements, la marche de l'histoire est mystérieuse; les nations les moins éclairées vont devenir un modèle à imiter pour les nations qui sont le plus avancées dans la civilisation.

Les causes locales qu'il faut étudier dans l'histoire particulière des peuples slaves, semblent au reste expliquer ce phénomène historique. Tous jadis indépendants, les peuples slaves subirent successivement le joug de divers conquérants, et passèrent sous la domination de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse, de la Saxe, sous celle des autres princes allemands et sous celle de la Turquie. Le but de la politique de ces gouvernements vis-à-vis des peuples slaves qu'ils ont conquis, fut et est encore de les fondre avec les peuples conquérants; mais malgré le soin qu'on a pris de l'éteindre, le sentiment de l'indépendance natio-

nale ne cesse pas d'être puissant et éveillé chez les peuples slaves ; chacun d'eux résiste et nourrit l'idée de sa propre individualité ; le même sort, les mêmes dangers leur ont inspiré, outre ce sentiment de nationalité, une autre idée, qui, sans effacer leur individualité, augmentera leurs forces et hâtera le moment de leur émancipation. Cette idée se manifeste dans leur tendance vers un but commun. Les Russes, quoique existant à l'état de nation, l'ont comprise aussi bien que tout autre peuple slave, et quoique y étant conduits par des motifs différents : cette idée doit leur faciliter l'émancipation sociale. La Pologne, bien qu'absorbée dans le souvenir de son indépendance politique perdue, voit dans l'exécution de cette idée un moyen pour reprendre sa place parmi les nations libres, et les autres peuples slaves l'embrassent avec ardeur comme une ancre de salut qui sauvera leur nationalité, contestée depuis des siècles par les Allemands et les Turcs.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg a su mettre à son profit cette disposition des peuples slaves. Depuis plus de cinquante ans, il l'exploite pour étendre ses possessions et son despotisme. L'idée sainte qui doit mener les peuples au bonheur, il la profane en s'en servant comme d'un instrument pour consommer l'avilissement des autres peuples. Ceci n'est pas ce qui doit nous étonner : le despotisme ne peut que dégrader tout ce qui se met en rapport avec lui ; mais ce qui est plus

difficile à comprendre, c'est qu'il se trouve, au sein des peuples slaves, un parti assez aveuglé par l'astuce politique du cabinet de Saint-Pétersbourg, pour croire qu'il n'y a que lui qui puisse protéger et influencer efficacement cette tendance des peuples slaves. Il faut que les chaînes des Turcs et la violente tendance de la Prusse et de l'Autriche à germaniser les peuples slaves, soient bien lourdes et bien cruelles, pour qu'on puisse être conduit à chercher un refuge dans la bonne foi et la générosité de la politique du gouvernement le plus despotique! Comment un gouvernement qui étouffe l'idée d'une tendance slave dans son propre pays, pourrait-il la protéger, sans de funestes arrière-pensées, dans d'autres pays? N'accusons pas le gouvernement de Saint-Pétersbourg d'inconséquence : protéger avec bonne foi l'idée de la tendance slave, c'est révolutionner tout le Nord, c'est inspirer une nouvelle vie, une nouvelle énergie à plusieurs peuples, c'est miner les trônes, c'est anéantir les dynasties qui règnent sur ces peuples. Le gouvernement de Saint-Pétersbourg se gardera bien de commettre de pareilles fautes aussi longtemps qu'il sera absolu. S'il a favorisé les Serbes, s'il entretient des communications secrètes avec les Bulgares et les Bosniens, s'il maintient son influence sur les peuples slaves soumis aux gouvernements autrichien et prussien, ce n'est pas certes pour préparer une alliance slave et pour assurer

à ces divers peuples un meilleur état social, mais c'est pour décomposer l'empire ottoman, pour affaiblir ses voisins, pour soumettre plus tard ses protégés à son despotisme. Jetez les yeux sur la Pologne, considérez l'état social de la Russie elle-même, regardez cet état, qui puise sa force dans la tyrannie, dans la corruption de tout genre, dans l'avilissement des sujets : voilà le régime qu'il vous prépare, à vous qui tournez vos espérances vers cette puissance barbare. Faire des efforts, se dévouer, sacrifier tout ce qu'on a de plus cher, pour échanger un état social, malheureux, il est vrai, contre une position pire encore, quel égarement! quelle déception affreuse! Supportez plutôt les maux qui vous accablent dans votre état actuel : ils ne vous ôtent pas au moins l'espoir d'un meilleur avenir, et, quelque grands qu'ils soient, ils n'ont pas été assez puissants pour effacer de votre mémoire l'idée de nationalité et de patrie. Préférez plutôt des oppresseurs faibles que des protecteurs puissants. Ce qui a été impossible pour ceux-là pendant des siècles, deviendra facile pour ceux-ci pendant l'espace d'une génération. Plus votre protecteur est fort, plus facilement il vous avilira et vous dégradera.

Mais en repoussant la protection intéressée des czars, ne croyez pas que vous renonciez à un meilleur avenir; ne pensez pas que vos maux n'auront pas de terme, que vous ne redeviendrez

plus nations indépendantes et heureuses. Pour vous, comme pour chaque nation opprimée, il y a une chance de salut plus sûre, plus noble, plus digne des efforts d'une nation que ne le sont les garanties que peut donner le despotisme. Ce salut, vous le trouverez dans l'intérêt commun de plus de 60 millions de Slaves, dans les libertés des peuples, dans l'avenir de l'Europe. La cause de la civilisation, c'est votre cause ; elle vous rendra la patrie, l'indépendance, la liberté ; et en l'aidant par vos efforts, vous rendrez en même temps un service à l'humanité.

Vous avez dans votre race une nation qui, forte de sa conscience nationale, est prête à entrer dans vos vues, à unir ses efforts avec les vôtres ; une nation nombreuse, belliqueuse, aussi slave que vous, et placée au milieu des pays slaves ; une nation qui a passé par l'école du malheur, qui ne lui a pas été épargné ; qui a fait en politique une expérience immense ; qui, par le passé, a bien mérité de l'humanité ; qui, dans la dernière lutte, a conquis l'amitié de tous les peuples ; qui est à jamais liée au mouvement européen et à la cause des libertés publiques. Entourez cette nation de votre confiance : elle ne vous trahira pas ; elle ne demande à vous influencer que pour votre bonheur et le sien ; celle-là ne tend pas à vous avilir, elle serait heureuse d'ennoblir le genre humain ; elle comprend sa mission : c'est de se poser en barrière contre le despotisme du

Nord, et d'y sauver la civilisation et la dignité humaines. Elle ne s'arroge aucune suprématie sur vous, elle demande l'égalité et l'indépendance de toutes les nations.

L'idée d'une alliance slave sous l'égide de la liberté et de la civilisation, ne peut devenir funeste à aucun des peuples de cette origine.

C'est aussi de cette manière que nous la concevons. En la développant et en la propageant par la presse, nous protestons contre toute autre explication qu'on pourrait lui donner.

SUR

L'ORIGINE ET L'HISTOIRE

DES WANDALES,

A PROPOS DES DERNIERS OUVRAGES DE MM. FAURIEL ET MARCUS.

(*Article premier.*)

Un peuple à caractère différent de tous les autres peuples, ou plutôt une armée de ce peuple, figure d'une manière distinctive dans les premiers siècles de notre ère. Sortie des bords de la mer Baltique, cette armée, ou, pour parler le langage des historiens anciens et modernes, cette horde de barbares étendit ses conquêtes en Germanie, en Italie, dans les Gaules, en Espagne, et n'arrêta ses courses victorieuses qu'en Afrique, aux pieds du mont Atlas, y fonda un empire qui n'a duré qu'un siècle, et, après avoir effrayé longtemps les peuples de l'Occident et du midi de l'Europe, elle a disparu du monde avec son empire aussi subitement qu'elle l'a rempli de ses faits.

Tandis que les autres peuples qui envahirent les possessions de l'empire romain, les Goths, les Longobards, les Franks, profitaient des conquêtes

et augmentaient de plus en plus leurs forces, tout en se mêlant avec les peuples conquis, tandis que d'autres peuples envahisseurs, comme les Huns, les Avares, les Tatars, ravageaient le monde pour retourner chez eux chargés de butin, les Wandales et les Alains, au contraire, s'affaiblissaient en étendant leurs conquêtes, ne songeaient à profiter de la faiblesse de Rome, à laquelle ils ont contribué le plus, ne pillaient les richesses des autres peuples que pour en jouir au milieu d'eux, et consommaient leur valeur à force de jouissances.

Aucun historien ne fait grâce à tous les autres peuples barbares qui envahirent l'Empire romain. Les Wandales et les Alains ont trouvé dans quelques historiens, non-seulement des ennemis acharnés, mais aussi des amis et des défenseurs zélés. Il y en a plusieurs d'entre eux qui, considérant la légèreté des Wandales et des Alains au milieu des désastres d'une invasion cruelle, leur insouciance pour la conservation de leurs conquêtes, leur amollissement au milieu des camps, les regardaient par préférence comme des instruments divins, destinés à renverser les derniers soutiens de la civilisation romaine; et pour ne point démentir en quelque sorte leur mission, *Gélimir*, le dernier de leurs rois, après avoir vu la chute de son empire en Afrique, la mort de ses amis, la destruction de son peuple, emmené comme prisonnier devant l'empereur, devant le-

quel Bélisaire se prosterna en lui rendant le culte ordonné, fit éclater un rire involontaire et se mit à crier : *Vanité! vanité! et tout est vanité!*

S'il y a des motifs puissants pour éclaircir les épaisses ténèbres qui couvrent encore l'origine des sociétés modernes, il y en a aussi pour connaître les destinées bizarres de cette colonie armée. A quelle race appartenaient ces conquérants insouciants? Quelle est l'histoire du peuple qui les a lancés contre l'Europe et l'Afrique? Y a-t-il quelque ressemblance entre la métropole et la colonie manquée? Ces questions se présentent naturellement à ceux qui veulent saisir avec clarté l'histoire des Wandales, et il paraît qu'elles ne sont pas encore résolues, quoiqu'elles étaient dernièrement le sujet des recherches de l'Académie française et de plusieurs savants.

Deux écrits couronnés par l'Académie française, ceux de MM. Papenerodt et Miller, n'étant pas livrés au public, nous n'en pouvons rien dire. Deux autres ouvrages : *Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains,* par M. Fauriel; et *Histoire des Wandales,* par M. Marcus, malgré leur mérite éminent et l'érudition supérieure des auteurs, n'éclaircissent pas plus l'histoire des Wandales que ne l'ont rendue plus certaine leurs devanciers, et n'avancent pas les recherches au-delà du point où elles furent laissées par Procope, contemporain de la chute de l'empire des Wandales en Afrique.

Cette conviction, que nous nous permettons d'émettre, ne se rapporte qu'en partie à l'ouvrage de M. Fauriel, puisque la question wandale n'y est que secondaire.

Dans ces recherches abrégées, nous nous bornerons à prouver que les Wandales n'étaient pas une peuplade d'*antique et pure race germanique,* comme le dit M. Fauriel ; que les preuves par lesquelles M. Marcus démontre leur origine germanique peuvent être contestées, et même elles sont peu certaines; que l'histoire des Wandales, c'est-à-dire de l'armée wandale qui a envahi les Gaules, doit remonter jusqu'en 260 après J.-C., contrairement à l'opinion de MM. Fauriel et Marcus, qui la commencent en 406; qu'en écrivant l'histoire des Wandales, il était absolument nécessaire de lier les destinées des envahisseurs à l'histoire du peuple originel dont ils faisaient partie, ce que M. Marcus n'a pas fait; qu'enfin, nous croyons aller au-devant des vœux de ces deux respectables savants, qui, dans leurs travaux, ne cherchent que la vérité, en indiquant à M. Marcus quelques matériaux pour continuer l'histoire des Wandales après la chute de leur empire en Afrique, époque où il s'arrête, et en aidant M. Fauriel à prouver l'authenticité de la carte d'Alaon, en lui déchiffrant quelques noms propres qui fournissaient une arme à ses adversaires.

MM. Fauriel et Marcus ne commencent, dans

les ouvrages cités, l'histoire de l'invasion des Wandales dans les Gaules, qu'à l'an 406 de notre ère, et ne font aucune mention des invasions antérieures de ce peuple. Ce fut *Godégisile* qui commandait alors les envahisseurs chrétiens, pour la plupart de la secte d'Arius. L'Empire romain subit dans ce temps cette division en deux états, qui, en l'affaiblissant, enhardit les invasions étrangères. On peut les considérer comme une grande insurrection des peuples longtemps opprimés par les Romains. Les Wandales y prirent part avec les Quades, les Sarmates, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Saxons, les Burgundes et les Allemans. Les Huns les aidèrent aussi par une invasion dans la Pannonie (S. Jérôme). De toutes parts l'Empire fut attaqué presque en même temps. Les Wandales et la plupart des autres armées de cette expédition ne retournèrent plus dans leur patrie, en trouvant la facilité de s'établir en vainqueurs dans les provinces de l'Empire. C'est ainsi que les Wandales fondèrent des états en Espagne, puis en Afrique. Malgré la discordance de ces forces hétérogènes, elles étaient si nombreuses, que les Romains dégénérés ne pouvaient leur opposer qu'une faible résistance ; aussi c'était plutôt une grande occupation des provinces romaines, qu'une guerre dévastatrice ; et, à cet égard, les plaintes des chroniqueurs sur les maux de cette époque, sont plutôt générales, qu'elles ne contiennent des

détails d'horreurs et de cruautés. Peut-être le caractère barbare des envahisseurs fut-il un peu mitigé par le christianisme, qui a commencé à germer parmi eux; et peut-être aussi les historiens de cette époque, tous chrétiens, usèrent-ils de quelque réserve en racontant les malheurs infligés à l'Empire romain par des armées dont une partie au moins se composait de leurs co-religionnaires. Par la même raison, les horreurs des invasions des Huns, païens, sous Attila, une trentaine d'années après cette époque, et les guerres avec les Hongrois, païens, quelques centaines d'années plus tard, pouvaient être en effet plus terribles et plus exagérées par les historiens.

Mais cette invasion des Wandales et d'autres peuples au commencement du V[e] siècle, ne fut pas la première. Il y en eut une autre d'un caractère tout à-fait différent de celle-ci, et à peu près cent cinquante ans auparavant. C'est de cette invasion antérieure que nous voulons parler. Elle atteignit les provinces soumises à l'Empire romain; elle s'arrêta dans les Gaules, et, par ce double motif, elle a dû être comprise dans le cadre de l'*Histoire de la Gaule*, de M. Fauriel. Un chef wandale la dirigeait, les Wandales composaient principalement son armée, et, par cette raison, elle a dû être racontée par M. Marcus, dans son *Histoire des Wandales*.

Cet événement nous a été transmis avec tant de détails par plusieurs historiens dignes de foi,

il porte des marques si distinctives, et surtout il jette tant de lumière sur l'origine des Wandales, qu'il ne peut pas être éliminé de l'histoire, ni confondu avec l'invasion du commencement du V[e] siècle. Cette invasion antérieure a eu lieu, comme nous l'avons dit, au milieu du III[e] siècle. L'Empire romain fut alors déchiré par les trente tyrans, et les persécutions des chrétiens y entretenaient une fermentation perpétuelle. (Mar. Scoti *Chron.*) Il se trouva alors parmi les Wandales qui occupaient les bords de la mer Baltique, un guerrier ou chef qui a réussi à se créer un pouvoir étendu sur plusieurs peuples de sa race. Les peuples qui occupaient les pays que nous nommons aujourd'hui la Hongrie, la Bohême, la Pologne, l'Illyrie, la Serbie, la Poméranie, avec les bords de la mer Baltique, paraissent avoir été sous sa domination. Nous indiquerons les raisons qui nous portent à le croire. Ce guerrier se nommait *Cracus, Crocus,* ou simplement *Krak, Krok,* nom révéré, après 1500 ans, dans la mémoire des peuples qui occupent aujourd'hui les pays que nous avons cités ci-dessus. Remarquons qu'aucune division du peuple germanique n'en a conservé la moindre tradition. Il a réuni une armée composée de Wandales, d'Alains et de Suèves, peuplade germanique qui bordait ses états, et qu'il a probablement subjuguée, ou au moins entraînée dans ses desseins d'invasion dans les Gaules. (Aimon, *Hist. Fran-*

corum : Crocus cum gente Wandalorum junctis quoque Svevis...)

Nous avons remarqué que c'était l'époque des persécutions des chrétiens dans l'empire romain, et d'une conflagration générale des partis, dans laquelle ils se détruisaient tour à tour. Il se peut donc qu'un des chefs de ces partis se soit servi de la haine des opprimés contre la domination des Romains, et ait décidé le chef des Wandales à fondre sur les Gaules. Quelques chroniqueurs supposent à *Cracus* une mère ambitieuse, qui l'aurait décidé à envahir et dévaster d'autres pays. Grégoire de Tours parle de sa grande arrogance et dit : *Qu'après avoir commis des iniquités, il a suivi le conseil de sa mère inique, et a dévasté les Gaules ;* et *Frédégaire* fait dire à la mère de *Cracus*, qu'il nomme *nequissima*, ces paroles: « Si tu veux faire des choses nouvelles et devenir célèbre, détruis ce que les autres ont construit, et massacre les peuples que tu auras vaincus, car aucune autre œuvre, aucune autre chose ne pourra plus que cela illustrer ton nom. »

Les iniquités que Grégoire et Frédégaire imputent à *Cracus*, peuvent avoir trait à la mort de Gallienus, dont les circonstances sont racontées par Trebellius, lorsqu'il parle de *Cecropius*.

L'expédition de *Cracus* dans les Gaules a pu être encore la suite de la proclamation des nouveaux empereurs en Pannonie et en Illyrie, à

l'aide des Sarmates. Ce fut peut être pour échapper à la vengeance de Verianus que *Cracus* a entrepris l'invasion dans les Gaules.

Soit que *Cracus* ait suivi les conseils de sa mère ou ses propres idées de vengeance et de haine envers les Romains et envers les chrétiens, soit qu'il se concertât avec un des trente tyrans romains, il est évident que de tous les chefs de barbares qui entrèrent dans les provinces romaines, il osa le premier les envahir, et que, dans la suite, cette tentative devint funeste à Rome, puisqu'il encouragea, par son exemple, les invasions postérieures, en dévoilant aux barbares leurs forces. Avant lui, aucun peuple du nord n'a osé prendre l'offensive contre les Romains : au contraire, ceux-ci subjuguèrent successivement les Japides, les Dalmates, les Pannoniens, les Vindeliciens, les Sarmates, les Daques, les Quades, les Marcomans et les Germains, ou au moins ils firent de fréquentes incursions dans leurs pays. Ces peuples tâchèrent plusieurs fois de secouer le joug, mais toujours leurs malheureuses guerres ne servirent qu'à fournir aux consuls romains des triomphes et des prisonniers de plus. De l'an 31 de J.-C. jusqu'en 260 de J.-C., l'année que nous croyons pouvoir fixer pour le commencement de la guerre offensive de *Cracus,* les empereurs Tibère, Trajan et Antonin soutinrent contre ces peuples des guerres toujours offensives, subjuguèrent quelques-uns d'entre eux à plusieurs re-

prises, mais n'eurent jamais à se défendre contre eux. (MARIANI SCOTI *Chronol.*)

Cracus fut le premier qui montra aux barbares le chemin qui conduisait à Rome ou aux possessions d'Occident de cette maîtresse du monde. Son exemple fut suivi par les Germains, qui, en 264, envahirent l'Italie et arrivèrent jusqu'à Ravenne, et par les Goths, qui plus tard dévastèrent la Grèce, la Macédoine, les bords du Bosphore et l'Asie.

Les écrivains romains n'ont laissé aucune relation détaillée de cette expédition ; ils ne nous ont pas transmis également les autres événements de cette époque. Le troisième siècle, mais surtout la seconde moitié de ce siècle furent très-pauvres en écrivains. Après les règnes des Tibère, des Néron, des Caligula, des Caracalla, les historiens devinrent chaque jour plus rares. L'indifférence des Romains pour les affaires publiques croissait dans la même proportion. Aussi, il n'est pas étonnant qu'une des invasions de cette époque, dans les provinces romaines, ne se trouve pas enregistrée avec des détails dans les annales de Rome. D'ailleurs, si la vocation de l'historien fut dangereuse sous le règne d'un seul tyran, combien ne dut-elle pas être plus dangereuse sous un règne de trente tyrans? Les controverses religieuses et législatives occupaient presque exclusivement les écrivains romains, et l'invasion des Germains en Italie a dû absorber entièrement leur attention.

Mais dans les Gaules, il y avait déjà à cette époque des églises chrétiennes, des évêchés, des écrivains latins qui enregistraient les événements de leur province, et c'est à l'aide de leurs manuscrits que les chroniqueurs nous ont transmis quelques détails sur l'expédition de *Cracus*.

Ces documents nous paraissent d'autant plus précieux et d'autant plus importants pour l'histoire, que sans eux il ne nous resterait, pour suivre la trace de ces temps-là, que les seules traditions populaires, qui, sans les chroniqueurs, seraient reléguées dans le domaine de la fable.

Les chroniques ne disent rien sur le nombre de l'armée de *Cracus*, sur ses lieutenants wandales, sur les commandants des Alains et des Suèves, trois dénominations de ces peuples, distinguées scrupuleusement par les chroniqueurs, qui seulement nomment *Cracus*, *Rex*, quelquefois *Rector*, *Tyrannus*, *Dux* des Wandales, et ne cessent de relever sa haine envers les chrétiens, et sa barbarie cruelle; mais en même temps, ils ne peuvent cacher que l'art de la guerre ne fut pas tout-à-fait étranger à ce barbare, puisqu'il savait jeter les ponts sur les fleuves et renverser les murs des forteresses. La date de son invasion dans les Gaules est l'année 264 après J.-C.; mais nous pensons que le commencement de son invasion dans les provinces soumises à la domination romaine eut lieu quelques années auparavant, et nous fondons cette opinion sur

les difficultés qu'il a dû surmonter avant que d'arriver aux frontières des Gaules.

En supposant qu'il fût parti des bords de la mer Baltique, ce qui est plus probable que toute autre opinion, il n'a pu traverser la Germanie sans combattre, sans prendre des villes, sans s'arrêter après les combats.

Les manuscrits dont se sont servis les éditeurs des *Acta sanctorum* et les chroniqueurs que nous allons citer, disent que *Cracus* sortit des frontières de son pays (*Crocus enim, rex Wandalorum... de finibus suis egressus...*); mais ils ne parlent pas de sa marche jusqu'aux bords du Rhin, où étant arrivé, il jeta un pont sur ce fleuve, dévasta et dépeupla Mayence; ensuite, après avoir séjourné dans toutes les villes des Germains, il s'approcha de Metz, l'assiégea, en renversa les murs par des moyens dont il se servit durant la nuit. (Frédégaire et *Acta Sanctorum.*)

La ville de Nevers lui résista, et elle fut si bien fortifiée, que *Cracus* ne réussit pas dans le dessein qu'il avait de s'en emparer. (Frédégaire.)

Voilà seulement ce que nous ont transmis les chroniques, touchant la campagne de *Cracus* en Germanie. Cependant, l'absence de détails que l'on trouve dans ces relations y est en quelque façon compensée par le témoignage que *Cracus*, chef des Wandales, traita le pays des Germains

en ennemi et en envahisseur, d'où l'on peut conclure qu'il ne fut pas le chef d'un peuple de race germanique.

Grâce au zèle religieux du clergé romain dans les Gaules, qui enregistra fidèlement les noms des prêtres qui tombèrent sous le glaive de *Cracus* et de ses Wandales, et qui depuis furent proclamés par l'Église martyrs ou saints, nous possédons sur sa marche ultérieure des détails plus nombreux. Après avoir quitté la Germanie, il entra avec son armée dans les Gaules, parcourut toutes les villes, en ruina plusieurs par des siéges, en brûla d'autres, les appauvrit par des exactions, et les dépeupla. (*Acta Sanct. ex manuscriptis* et CHIFFLETIUS.) On lui impute en outre une haine implacable contre les chrétiens et d'horribles cruautés. Étant arrivé à Rheims, il fit tuer, après l'avoir fait souffrir, Nicaise, évêque de cette ville (*Acta S. ex manuscr.* et CHIFFLET.), et détruisit presque toutes les églises de la Bourgogne. Un grand nombre de chrétiens, qui dédaignaient ses ordres, furent tués. Il sévit surtout contre ceux qui lui opposaient quelque résistance, et traitait en ennemis ceux qui se défendaient dans les forts. Peut-être que les habitants de Clermont en Auvergne furent de ce nombre; car de toutes les villes que dévasta *Cracus,* ce fut celle où il fit le plus grand carnage. Six mille deux cents hommes y trouvèrent la mort en se défendant. La piété du clergé et du peuple les nomma martyrs chré-

tiens, et leur fête fut longtemps célébrée en France. (SAUSANIAS, *Martyrol. Gallic.*)

Antoliain et Liminius, tous deux chefs de cette ville, y furent tués, à cause de leur persévérance dans la religion chrétienne, comme dit Sausanias. Selon sa chronique, *Cracus* leur fit subir des supplices pour les décider à renoncer à la foi; mais ils préférèrent la mort. Grégoire de Tours, en parlant de la prise de Clermont en Auvergne, par *Cracus*, fait une description d'un *temple-fort* des Gaules, qui fut pris d'assaut par les Wandales. Ce temple, que les Gaulois nommaient *Vasso*, avait une double enceinte : l'intérieur de cet édifice était construit avec des pierres très-petites, pavé et orné de marbres précieux ; l'extérieur présentait une largeur de trente pieds; le dessus était couvert avec du plomb. *Cracus* ayant pris ce temple, le détruisit par le feu, et ne laissa que des ruines. Il dirigea en même temps ses armes contre les chrétiens. Le témoignage de Grégoire prouve que *Cracus* ne fit aucune distinction entre les chrétiens des Gaules et les païens; que ce n'était pas une guerre de persécution, mais simplement une guerre de conquête. Il jette aussi quelque lumière sur l'état de l'art de la guerre chez les Wandales. Outre Antoliain et Liminius, il nomme encore deux amis chrétiens qui trouvèrent la mort à Clermont : c'étaient Cassius et Victorinus. Le dernier était un des prêtres du temple gaulois dont nous avons parlé.

Un jour, se rendant dans un village habité par des chrétiens et situé près de la ville, pour y exercer des persécutions, il rencontra, chemin faisant, Cassius, prêtre chrétien, qui, après plusieurs instructions sur la doctrine du Christ, finit par le convertir. (Gregorius *Turonensis.*)

Il est à regretter que le manuscrit de la vie de saint Antoliain, écrite par saint Præjectus, dont les auteurs des *Acta Sanctorum* font mention, n'ait pas été publié, ou du moins soit difficile à retrouver, car nous aurions alors peut-être quelques détails sur la prise de Clermont par *Cracus*, et cela aiderait beaucoup les recherches sur l'authenticité des autres documents historiques.

Il serait difficile de préciser la marche de l'invasion des Wandales dans les Gaules, et de rapporter successivement les événements dont ils furent les auteurs, puisque les chroniqueurs chrétiens des Gaules s'occupaient de ne relater que les faits détachés qui se sont passés dans leur église ou dans leur ville; et encore ne se donnaient-ils pas la peine d'y joindre la date des mois et des jours. Il se peut aussi que ces faits ne furent pas tous enregistrés, ou bien que les manuscrits en soient perdus.

La ville la plus proche de Clermont qui fut après elle entraînée dans les chances de cette malheureuse guerre, a été probablement Langres. Auprès il y avait un fort nommé *Automadunum* (Vignerius), situé sur une montagne et en-

touré de murs. La ville avait été fortifiée. *Cracus* assiégea le fort et la ville en même temps. L'évêque de Langres resta dans la ville avec la plupart des habitants; mais voyant ce siége désastreux, il sortit de l'église revêtu de ses habits sacerdotaux, et du haut des murs, entouré de son clergé, il cria à *Cracus* qu'ils étaient chrétiens: le chef barbare, ne comprenant pas son langage, ordonna un assaut si violent, que les assiégés n'y purent tenir, et une partie des Wandales, après avoir ouvert les portes, se précipitèrent dans la ville; de l'autre côté, ils firent irruption par les ouvertures qu'ils avaient pratiquées dans les murs, et bientôt le feu fut mis aux tours. Enfin l'évêque supplia *Cracus* de faire cesser le carnage; mais ce chef, persévérant dans sa cruauté, n'écouta pas le saint évêque, et le fit tuer par ses soldats. Valerius, un de ses prêtres, tomba aussi à ses côtés. D'après un autre récit, l'évêque Desiderius ne cessa pas de continuer à remplir son saint ministère après que les Wandales furent dans la ville; ils l'arrachèrent de l'église où il était, et l'ayant amené devant *Cracus,* ce dernier le fit décapiter. (*Officia Genuens. Ecclesiæ* et *Acta S. Desiderii,* dans Bouquet.)

La chronique citée dans Bouquet ajoute que tous ceux qui avouaient être chrétiens furent massacrés, et que le carnage ne cessa qu'après une scène dont nous devons la description au zèle religieux de l'auteur. D'après lui, le Wandale

qui tua l'évêque Désiderius, tomba subitement en démence, parcourant les chemins en jetant des cris affreux et se brisant la tête contre une porte de la ville, ce qui effraya tant les Wandales qu'ils cessèrent le massacre. Pour conserver la mémoire de ce miraculeux événement, cette porte fut murée et condamnée. Une autre relique miraculeuse, qui d'après cet auteur, fut conservée dans l'église de Langres, était un livre de messe que l'évêque tenait dans ses mains, lorsqu'il fut tué. Son sang a fait des taches sur ce livre, et les feuilles étaient percées par le glaive qui donna la mort à l'évêque, sans qu'aucune des lettres devînt illisible.

La ville de Besançon se défendit avec plus de succès que Langres, contre *Cracus* et ses soldats. Il y avait non loin de cette ville un fort nommé *Rufinus,* qui fut assiégé le premier. L'évêque de Besançon, Antidius, s'y était rendu pour exhorter les habitants à se défendre et à mourir plutôt que de se rendre au chef des païens. Lui-même s'achemina vers le camp de l'ennemi, probablement dans le dessein de négocier, et, selon le *Breviarium bisuntinum,* pour annoncer à haute voix qu'il était chrétien. Les soldats l'ayant pris, le menèrent devant *Cracus,* qui le fit fouetter, puis décapiter. D'autres racontent l'histoire du siége de Besançon avec plus de détails. Selon eux, Antidius paraît avoir été non-seulement évêque de Besançon, mais aussi chef de ses habitants. Après avoir exhorté les troupes de Besançon à se

bien défendre, il rassembla ceux que la terreur avait dispersés, et les mena dans le fort de Rufinus, qui était entouré d'un mur, d'un fleuve, et situé sur une colline. A peine était-il arrivé, qu'il vit l'ennemi envahir le fort. Il excita l'ardeur et le courage des assiégés, et alla lui-même au-devant de l'ennemi, pour le supplier en faveur du peuple; mais les Wandales le prirent, lui lièrent les mains, et le menèrent devant le juge de Besançon, qui lui ordonna d'avouer tout. Il ne nia pas son caractère; et, lorsque les indigènes eurent confirmé par leur témoignage qu'il était le chef des chrétiens auquel le peuple obéissait, on le fit mourir, après l'avoir fait souffrir; ensuite *Cracus* fit ruiner le fort, emmena ses habitants en captivité, et se rendit avec toute son armée devant Besançon. Les Chrysopolitains, se fiant à la forte position de leur ville, se défendirent avec courage, et firent échouer les efforts des Wandales. Ceux-ci se bornèrent donc à bloquer la ville, et construisirent à cette fin, sur une montagne voisine et sur les bords du fleuve, un camp pour empêcher les habitants de communiquer avec le pays. Ce camp fut depuis nommé *Mont des Wandales*. Mais le blocus n'ayant aucuns résultats avantageux, il s'ensuivit dans le camp un tel désordre et un tel mécontentement, que les Wandales s'entretuèrent, et *Cracus* fut obligé de lever le siége. (*Acta Sanctorum.*)

Chiffletius dit que la tête d'Antidius n'a cessé

de parler après qu'elle a été séparée du corps, ce qui a produit dans l'armée des Wandales ce désordre dont profitèrent les habitants de Besançon. Malgré le récit des miracles dont les chroniques de ce temps-là sont remplies, elles ne cessent, à défaut d'autres, d'être précieuses pour l'histoire. A l'aide d'un peu de réflexion, il n'est pas difficile d'en démêler la vérité, et nonobstant l'esprit qui animait leurs auteurs, elles prouvent entre autres choses que les Wandales ne furent pas dénués de tout sentiment d'humanité. Ils prennent d'assaut le fort de Rufinus, ils ne massacrent pas les habitants qui le défendaient, ils les font seulement captifs; ils se bornent à se venger sur Antidius, leur chef, qui se servit envers eux d'un peu de ruse, d'un côté, en excitant les habitants à la défense, et de l'autre, en mitigeant, pour ainsi dire, l'ardeur belliqueuse de l'ennemi, par des supplications en faveur des assiégés; et remarquons que *Cracus* ne le fit immoler à sa vengeance qu'après avoir eu des preuves réelles que c'était lui qui était le chef des assiégés. Une conduite semblable envers la garnison d'un fort pris d'assaut, ne serait peut-être pas barbare même de nos jours.

La proximité de la Suisse à Besançon fait présumer que ce fut de cette ville qu'il dirigea son armée vers le fort Pseudunum ou Sedunum, nommé Sion par les Gaulois et Sitten par les Germains. Nous lisons dans les *Acta Sanctorum* que

c'était une ville dans le Valais, et Sausajas pense qu'elle était située sur les bords du Rhône, où Florentinus et Hilarius, depuis SS. Martyrs, furent tués par les Wandales. Ils leur arrachèrent les dents et la langue.

S'il y a quelque chose de vrai dans le dialogue qui suit et qui se trouve dans le *Martyrologium universale* de Castellanus, cela nous expliquerait la cause de la condamnation à mort de Florentinus.

Emmené devant *Cracus*, et interrogé sur son nom, il dit : « Je suis chrétien. — Sacrifie aux dieux et mange les viandes des sacrifices, lui dit *Cracus*. — Tes dieux infâmes (*nequissimi*), répondit Florentinus, sont des diables. — Si nos dieux, disait encore *Cracus,* sont dignes de mépris et de haine, comment peuvent-ils nous défendre, et pourquoi élèvent-ils à la gloire les rois et les princes? — Florentinus : Donne-moi la permission de détruire tes statues et tu verras qu'elles ne sont pas des divinités. — *Cracus :* Tu en as le pouvoir. » Florentinus le fit, et bientôt après il fut décapité.

Le *Martyrologium* Bedae et Usuardus font encore mention de la mort de Privatus, tué par les Wandales. C'était un évêque (*Episcopus Minatensium*). Pantaléon, dans sa *Prosographie,* dit qu'il fut brûlé après la prise de la ville de Cabilo, par *Cracus*. D'après Grégoire de Tours, il était évêque de Lodève (*Episcopus Gabulitanæ urbis*).

Les Wandales le trouvèrent dans une grotte de la montagne nommée Mandé (*in cryptamontis Memmatensis*), où il menait une vie contemplative, et encourageait le peuple (*populi Gredonensis*) à se défendre. Après l'avoir fouetté, ils le laissèrent pour mort; mais il survécut encore quelques jours à son supplice.

Enfin, l'étoile de *Cracus* pâlit devant la ville d'Arles. En l'assiégeant, il livra bataille aux Romains, commandés par Marius; mais ayant été défait, il fut pris, enchaîné, appliqué aux tortures et mis à mort. (*Acta S. Desiderii.*) Grégoire de Tours rapporte qu'il a été décapité, après avoir subi plusieurs tourments. Frédégarius et Sigebertus ajoutent qu'avant de le faire mourir on l'a promené par toutes les villes qui l'ont vu vainqueur.

Tous les chroniqueurs qui parlent de la guerre des Wandales dans les Gaules nomment *Cracus* un cruel, un barbare; aucun d'eux n'a nommé ainsi les assassins qui ont supplicié un guerrier. En réfléchissant sur ces dates reculées, sur le nombre de batailles que *Cracus* a dû livrer, sur les divers siéges qu'il a faits, sur sa fin tragique, l'utilité des historiens se présente vivement à l'esprit : avec eux il aurait été un héros à admirer, un guerrier expérimenté à imiter; sans eux, il ne nous reste que quelques débris des travaux monastiques, bons au plus à soutenir une controverse chronologique.

On ne sait pas ce que devint son armée après sa mort, ni qui lui succéda dans le commandement. Les éditeurs des *Acta Sanctorum* pensent que cette armée, avant sa dernière bataille, avait déjà été réduite par les combats, et qu'après cette dernière défaite, elle fut dispersée et périt entièrement. Flavius Vopisco, au contraire, rapporte que les envahisseurs ne furent expulsés que par l'empereur Probus, qui occupa les Gaules avec une armée considérable (*cum ingenti exercitu*). Probus monta sur le trône en 276, douze ans après la mort de *Cracus*.

Tous ces événements ont été passés sous silence dans les ouvrages de MM. Fauriel et Marcus, par le premier qui les a probablement compris dans le récit général de son histoire de l'invasion, laquelle eut lieu au commencement du cinquième siècle; ensuite par M. Marcus, qui n'en parle pas, pensant que *Cracus* n'était pas le chef des Wandales, mais bien celui des Allemands. Nous croyons qu'ils ont confondu tous deux les époques et les nations.

Comparons les deux invasions : celle-ci fut dirigée par *Cracus*; au contraire, celle du cinquième siècle le fut par *Godégisile*. Les Wandales et les Alains de la première invasion étaient tous païens, ceux de la seconde étaient tous ou en grande partie chrétiens, de la secte d'Arius. Les chroniques qui racontent les événements de l'invasion du troisième siècle, n'énumèrent que

trois nations qui y prirent part, les Wandales, les Alains et les Svèves; celles qui parlent de l'invasion du cinquième siècle, associent aux Wandales et aux Alains les Quades, les Sarmates, les Gépides, les Hérules, les Saxons, les Burgundiens et les Allemands, sans mentionner les Svèves. Du temps de la première invasion, *Cracus* n'a eu à combattre que les Gaulois et les Romains; dans l'époque de la seconde invasion, nous voyons les Franks débuter dans l'histoire; le chef de la première invasion a eu tout le temps de faire la guerre dans les Gaules et d'y faire des siéges; les Wandales de l'autre invasion, pressés par les Goths, eurent à peine le temps de passer en Espagne; le chef de la première invasion périt dans les Gaules, et son armée fut détruite ou au moins forcée à se retirer. *Godégisile* laissa un successeur, et l'armée des Wandales de la seconde invasion resta compacte, continua à avancer, et songea à des conquêtes des pays plus éloignés que les Gaules. Ce parallèle montre qu'il y eut deux invasions des Wandales dans les Gaules, l'une au troisième, l'autre au cinquième siècles. Toutes les deux avaient un caractère distinctif, comme elles avaient des causes différentes. L'une fut encouragée par l'état de Rome, sous les trente tyrans; l'autre, par la division de l'Empire en celui d'Occident et celui d'Orient. La première invasion des Wandales paraît avoir été plus indépendante des circonstances extérieures; celle du

cinquième siècle a pu être motivée par les invasions des Huns et par les dissensions intérieures que suscita la religion chrétienne parmi les Wandales. Il est donc évident qu'on ne doit pas confondre deux époques, deux invasions différentes, prendre *Godégisile* pour *Cracus*, la religion païenne pour la religion chrétienne, identifier deux armées séparées l'une de l'autre d'un espace de temps de cent cinquante ans, réunir dans une même année celle de 264 et celle de 406.

Malgré cette évidence, il y a des auteurs qui tombèrent dans cette confusion, en plaçant *Cracus* et la première invasion des Wandales au commencement du cinquième siècle, en faisant ainsi de deux invasions une seule. Ces auteurs sont Frédégarius, chroniqueur du septième siècle, Sigebertus, chroniqueur du douzième siècle, et l'auteur du *Breviarum bisuntinum*, publié en 1590. Les deux derniers ont visiblement suivi le premier d'entre eux, et ont répété ses notions erronées. On n'en peut pas douter en lisant ce qu'il dit des Wandales. Il imagine un successeur à *Cracus*, place immédiatement après sa mort la lutte des Alains et des Wandales, et attribue au successeur de *Cracus* la conquête de l'Espagne, ce qui est l'œuvre des successeurs de *Godégisile*. (Fauriel.) C'est probablement pour ne point entrelacer ses récits dans cette confusion qu'a faite Frédégaire, que les auteurs plus récents passent outre sur les événements de la première invasion

des Wandales dans les Gaules. Pourtant des témoignages antérieurs à ceux de Frédégaire devraient lever tous les doutes que ce chroniqueur fait planer sur l'histoire des invasions wandales.

D'abord, nous mettons en première ligne le témoignage d'un écrivain anonyme, auteur des *Actes de Saint Desiderius,* que nous avons cité ci-dessus, et qui est imprimé dans la *Collection des Bénédictins,* qui pensent que ces actes paraissent être antiques; ils furent reproduits pour la première fois au commencement du septième siècle, par Warnecharius, et étaient écrits dans un style si ancien, que Warnecharius fut obligé de les rendre plus modernes (*à Warnechario meliori stylo exculta*). Puis vient le témoignage de Grégoire de Tours, qui vivait au sixième siècle, cent ans avant Frédégaire, et dont l'autorité, sous tous les rapports, est supérieure à celle de l'autre; de Aimon, qui vivait au dixième siècle; de Robertus, écrivain du treizième siècle; de Usuardus, d'Ado, de Vignerius, de Sauzajas, de Castellanus, de Pantaléon, d'Aventinus, et surtout le témoignage des éditeurs des *Acta Sanctorum*, de Henchenius, de Papenbroke, de Baertius, de Sellerius, dont les travaux et l'érudition partout où il s'agit de l'histoire primitive de notre ère, resteront à jamais inappréciables, puisqu'ils ont puisé leurs récits non-seulement dans des imprimés, mais aussi dans des innombrables manuscrits, dont la majeure partie n'existe plus. Tous



ces historiens désignent le troisième siècle comme ayant été témoin d'une invasion des barbares et des exploits de *Cracus*.

Mais on objecte que ces barbares n'étaient pas des Wandales; que *Cracus* n'était pas le chef des Wandales; que ce furent les Allemans qui envahirent les Gaules au troisième siècle, et *Cracus* fut le chef des Allemans. Cette opinion s'appuie, il est vrai, sur l'autorité de Grégoire de Tours, qui dit : *Chrocus ille Allamanorum rex*... Mais cette expression *Allamanorum*, dans la chronique d'un écrivain franco-gaulois, ne peut être que générique, appliquée aux peuples qui demeuraient du côté des Allemans; elle répond complètement aux notions géographiques de ces temps-là. Les peuples que les écrivains romains appelaient barbares, Grégoire de Tours l'entendait par les nations allemanes. Si d'autres écrivains n'eussent fait aucune mention des Wandales, à l'époque dont il est question, l'expression de Grégoire de Tours se rapporterait exclusivement à la nation des Allemans et non à la masse des nations qui habitaient du côté des Allemans; mais comme il y en a qui nomment les Wandales, et qui ont au moins une autorité égale à celle de Grégoire, son expression ne pourrait être considérée autrement que comme générique. Les *Acta S. Desiderii*, reproduits par Warnecharius, et qui paraissent être plus anciens que la chronique de Grégoire de Tours, parlent exclusivement des

Wandales, de *Croscus rex Wandalorum*. S'il est vrai que les Allemans composaient l'armée de *Cracus*, comment se peut-il que ce chroniqueur se soit trompé à un tel point qu'il les ait désignés sous la dénomination d'un peuple plus lointain, et qui lui fût moins connu que les Allemans, voisins de son pays? L'erreur vient plutôt de Grégoire, qui désigne les Wandales sous la dénomination générique d'*Allemani*. Ensuite, est-il probable que les *Allemani* eussent fait une guerre aux *Allemani*, comme l'a fait *Cracus* en assiégeant Mayence, Metz, en dévastant plusieurs contrées des *Allemani?* Aussi, la plupart des chroniqueurs postérieurs ont su à quoi s'en tenir sur l'expression *Allemanorum rex*, employée par Grégoire de Tours, et ils ont adopté la dénomination trouvée dans la chronique reproduite par Warnecharius. Frédégaire dit : *Crocus, rex Wandalorum, cum Suevis et Alanis...; Wandali, duce Crosco* (SIGEBERT). *Obsessa post modum à Wandalis civitate*... (*Breviarium bisuntinum*). *Crocus cum gente Wandalorum junctis quoque Suevis et Alanis*... (AIMON). *Chrocus sive Chrocus aliis etiam dictus Carocus magnâ Suevorum, Wandalorum, Allamanorum manu cinctus*. (VIGNERIUS). Les éditeurs des *Acta Sanctorum* désignent encore les envahisseurs des Gaules au troisième siècle, sous le nom de *Wandales*. Il est même possible que la ressemblance des Alains et des *Allemani* ait pu tromper Grégoire de Tours

ou son éditeur, comme elle a pu induire en erreur Vignerius, qui dit : *Magnâ Suevorum, Wandalorum, Allamanorum manu,* au lieu de *Allanorum.*

De notre temps même, quoique la facilité des communications, la presse et la civilisation nous fournissent des moyens si aisés d'acquérir des notions exactes en géographie, de distinguer les pays et les nations étrangères, moyens qui manquaient totalement aux écrivains des premiers siècles de notre ère, n'y a-t-il pas dans la France moderne des populations entières et même des hommes instruits, pour qui beaucoup de nations d'une autre race que celle des Allemands ne sont que des Allemands? Cela se rapporte surtout à ceux des peuples slaves qui depuis longtemps sont passés sous les gouvernements allemands, comme les habitants de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole, de la Moravie, de l'Illyrie, en Autriche, les habitants de la Silésie et de la Lusace, en Prusse, ceux de l'autre partie de la Lusace, en Saxe, et une grande partie des habitants du pays de Mecklenbourg. La même chose se voit chez les peuples slaves, qui donnent à tout étranger la dénomination de *Niemiec* (Allemand); et cela s'explique facilement par les relations continuelles que chaque peuple entretient avec son voisinage. Ce qui de nos jours est excusable, très-clair et même indispensable, le fut à plus forte raison du temps de Grégoire de Tours,

où les peuples n'avaient aucun autre moyen de se faire connaître l'un à l'autre que celui des invasions; et ce genre de communication ne put heureusement arriver que rarement. Quelques écrivains allemands ne se sont pas arrêtés là, et sont allés plus loin que Grégoire de Tours. Ils ont traduit *Allamanorum rex* en *rex Germanorum,* et font jouer à *Cracus* le rôle d'un Allemand, quoiqu'il ne l'était pas. Pantaléon dit que les Germains l'ont élu leur roi; qu'il a formé quatre corps d'armée, avec lesquels il a envahi en même temps non-seulement les Gaules et l'Italie, l'Espagne et toutes les possessions romaines, mais aussi l'Asie. Il le fait accomplir tous ces exploits, qui surpasseraient ceux d'Alexandre-le-Grand, en 270 après J.-C.; mais il commet une imprudence qui détruit son fabuleux récit, en disant que les Romains gagnèrent *Cracus,* en firent leur stipendiaire, et qu'il aida Constantin à monter sur le trône des empereurs romains. Ainsi, cette fable place une quarantaine d'années dans une seule, et mêle tous les faits. Aventinus suit cette relation, avec cette différence qu'il parle de deux *Cracus*, qui, d'après lui, sont encore des Germains, et dont il appelle le second, roi des Wendes. Au reste, en feuilletant quelques cartes de son *Histoire des Boyens* (*Bojorum*), il est facile de voir qu'entraîné par un patriotisme exagéré, ennemi de la vérité historique, il appelle Germains tous les peuples de l'Europe, les Cimbres et

les Wendes, les Gaulois et les Slaves; d'après lui l'Europe est la Germanie, qui a autant de provinces que l'autre compte de nations différentes.

Il est presque certain qu'il y avait dans l'armée de *Cracus* (qui au troisième siècle envahit les Gaules) outre les Wandales et les Alains, des Allemans; car, suivant plusieurs chroniques, les Svèves prirent part à cette expédition. *Cracus,* en traversant la Germanie en conquérant, a pu augmenter ses forces par des hommes de la nation des *Allemani;* mais lui-même et son armée principale n'étaient pas de cette nation, ce que nous allons démontrer dans un autre article.

Les Langues

DES

NATIONS SLAVES.

En France, on possède des notions peu exactes sur les peuples qui habitent les bords du Danube, de l'Elbe, de l'Oder, les contrées de la mer Baltique, celles de la mer Noire et qui s'étendent jusque dans l'intérieur de l'Asie et jusqu'au pied du mont Caucase; et si en France on néglige à ce point la connaissance de ces pays éloignés, quelle idée en doivent avoir les nations méridionales, par exemple, l'Espagne, le Portugal, l'Italie. Les Français, en général, croient que tous les pays situés au-delà du Rhin sont Allemands; que les peuples qui y habitent ne parlent que la langue allemande, et que les Polonais même qui ont eu plusieurs fois des relations avec la France, appartiennent à la race germanique. Ce qui le confirme dans cette opinion, c'est que presque tous les émigrés polonais possèdent plus ou moins la connaissance de la langue allemande, qu'ils n'ont pourtant apprise que dans les écoles, comme les Français apprennent le latin dans leurs colléges.

Cette opinion étant tout-à-fait erronée, sous le rapport de la géographie, de l'histoire et de l'ethnographie, nous tâcherons de la rectifier.

La carte de l'Europe en main, si l'on voulait distinguer par des couleurs les nations qui composent la population de cette partie du globe, sans aucun égard à leurs délimitations politiques, seulement pour se faire une idée des races européennes et des langues qu'elles parlent, il suffirait de se servir des trois couleurs peur désigner trois races principales et trois idiômes génériques. A l'Occident, ce serait la race romaine ou latine, avec les langues française, italienne, espagnole et portugaise; au milieu de l'Europe se présenterait la race germanique, avec les langues anglaise, allemande, hollandaise, suédoise et danoise; et le reste de l'Europe, l'immense espace qui s'étend depuis Venise, la mer Adriatique, les frontières de la Suisse et de la Bavière, depuis Hambourg, la mer Baltique, la mer Glaciale, jusqu'au centre de l'Asie, jusqu'au mont Caucase et la mer Noire, jusqu'aux portes même de Constantinople, en y comprenant les provinces de Bulgarie, de Serbie, de Bosnie, les montagnes d'Albanie, le petit pays de Montenegro et Cattaro, de même que Scutari, cet espace, disons-nous, contiendrait la race slave avec les langues polonaise, bohémo-slavonne, serbienne, illyrienne et russe.

Néanmoins, pour mettre plus en évidence les pays habités par la race slave, nous serions encore

obligés de leur arracher le masque allemand, et vers le midi le masque italien, qui les déguisent aux yeux des autres races et qui les portent à croire que ce sont des pays primitifs des Allemands et des Italiens. Les étrangers, trompés par les noms des diverses villes de ces contrées, noms qui ne sont pas slaves, ont fini par ne pas comprendre ces pays dans la grande division qui embrasse la Slavie. C'est ainsi qu'on a nommé le port *Skadra,* en Turquie, Scutari ; qu'on a traduit *Sielun* d'abord en Thessalonique, et puis en Salonique ; qu'on a nommé *Kottar,* Cattaro ; *Czarnagora,* Montenegro ; *Dubrownik,* Raguza ; *Terzyce,* Trieste ; *Lublana,* Laybach; *Karlowa,* Karlstadt ; *Zagreb*, Agram ; *Gradec*, Graetz ; *Celowce*, Klagenfurt ; *Passawa*, Passau; *Berno,* Bruenn ; *Slawkow*, Austerlitz ; *Cieplice*, Tœplitz ; *Dziewin,* Magdebourg ; *Drozdzin,* Dresde; *Lipsk*, Leipzig ; *Postupin*, Postdam ; *Budiszyn,* Bautzen ; *Trebowo,* Triebel ; *Starogrod*, Altenbourg ; *Bukowiec,* Lubeck ; *Wolin,* Vinetha; *Strzelce,* dans le Mecklenbourg, Strelitz ; l'île *Rana,* Rugen ; *Sitno,* Ziethen, etc., etc. Il nous serait facile de citer un nombre considérable de pareils changements de noms, mais ce peu d'exemples suffira pour faire voir comment les Allemands tendent à effacer toute individualité slave.

Cette troisième race de la population européenne, composée d'environ quatre-vingt

4

millions d'individus, se subdivise en plusieurs peuples dont les idiômes ont une grande ressemblance, mais parmi lesquels la religion, la civilisation et diverses institutions gouvernementales ont tracé des limites bien distinctes. Ces peuples occupent presque toute l'Allemagne septentrionale, depuis Hambourg, toute la Saxe, toute la Prusse, qui se compose principalement des provinces qu'elle est parvenue à détacher de la Pologne, comme la Poméranie, la Prusse royale, la Prusse ducale, le grand duché de Posen, la Silésie, ancienne province polonaise. Les peuples de la monarchie autrichienne, excepté les Italiens, Hongrois, et une poignée d'Allemands, sont tous Slaves. Les Slaves occupent presque exclusivement la Turquie européenne; ils habitent tous ces pays qui, avant 1772, formaient la Pologne, depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Noire, depuis les Karpathes jusqu'à Smolensk et Czerniechow; ils composent enfin la population de la Russie.

Cette race nombreuse ne peut pas manquer de débuter à son tour sur la scène politique du monde. « Les autres ont eu une carrière plus facile à parcourir, dit le poëte slave *Kollar;* malgré cela, et quoique plus tard nous les atteignons; plus jeunes que les autres, nous savons ce qu'ils ont fait; pour eux c'est un mystère ce qu'est notre destin futur dans le livre de l'humanité. »

Une race du sein de laquelle fut issu l'empereur

Justinien, un des plus grands législateurs, race qui a donné à l'Europe la plus belle organisation communale, qui a la première introduit chez elle l'institution des juges de paix et des jurys, institution transmise de Saxe en Hollande et en Angleterre par les Wranes, branche des Slaves polonais, une race de laquelle les Allemands ont appris tant de choses utiles, une telle race mérite de fixer l'attention de l'historien. Connaître de plus près l'histoire, les idiômes, la littérature, la législation, la civilisation de cette race, c'est en quelque sorte s'initier dans les secrets de l'avenir et deviner sa destinée.

Pour le moment, nous parlerons des divers idiômes slaves, qui sont la base principale de la nationalité de chaque peuple.

La dernière guerre en Pologne, dont le but fut l'indépendance, la liberté de la nation et l'émancipation de sa nationalité, a influé beaucoup sur les esprits dans d'autres pays slaves. Les débris de l'armée polonaise qui traversèrent l'Autriche, la Prusse et la Saxe, pour se rendre en France, se trouvèrent en contact immédiat avec les peuples slaves de ces pays, et exercèrent sur eux la même influence. Le même sort et l'identité des idiômes ont rehaussé leur sympathie réciproque, et leur ont inspiré un sentiment de communauté d'intérêt politique. L'activité intellectuelle des Slaves dans tous ces pays, comprimée par les soins de leurs gouvernements, a repris depuis, son élan,

et de tous côtés, nous voyons les Slaves s'occuper avec énergie à rassembler les chants populaires, ces monuments les plus anciens de leur langue, parlée de temps immémorial par leurs ancêtres, lorsqu'ils furent encore indépendants des étrangers; nous les voyons chercher à apprécier les livres anciens, écrits dans leur langue nationale, à tirer de l'oubli les antiquités dont la connaissance conduit à des méditations patriotiques sur le présent, à éclaircir l'histoire primitive de chacun des peuples slaves, à connaître leur histoire intérieure, leur ancienne législation, leurs coutumes et moeurs anciennes, leur civilisation dans les siècles passés, enfin, à publier dans tous les idiômes slaves des écrits périodiques, entravés, il est vrai, par la censure. S'il n'y avait pas d'autres résultats de la guerre d'indépendance en Pologne, ceux-là seraient déjà assez heureux, assez importants pour la cause de la civilisation.

En s'efforçant ainsi à établir leur individualité nationale, les peuples slaves ne peuvent manquer d'attirer enfin l'attention de l'Europe sur leur langue et leur littérature, complètement méconnues aujourd'hui. Les langues de la race slave rapprochent beaucoup du sanscrit, et, suivant l'opinion de plusieurs savants modernes, ce fut sur le modèle de la langue slave que les Grecs ont formé la leur. Les témoignages des écrivains grecs et de *Chrabr*, moine slave, qui vivait au dixième siècle, prouvent que les anciens Slaves

étant païens, se servaient du caractère runique; et deux philologues, M. *Kucharski*, Polonais, et M. *Kollar*, Slavon, confirment cette opinion. Le premier a découvert des runes dans les environs des Karpathes, et le second a expliqué une inscription sculptée sur un monument qui représente une divinité slave, et qui a été trouvé près de Bamberg, en Bavière. Cette inscription, en caractère rune et en idiôme polonais, *Czarny Bog*, indique *le dieu noir*.

Ceci nous montre que les Slaves possédaient des lettres à eux encore au temps de leur paganisme. Avec le temps, leur alphabet devint insuffisant pour la traduction des livres saints, et ce fut pour ce motif qu'ils se créèrent, en 855, un nouvel alphabet dont ils se servaient partout où ils introduisaient la nouvelle religion chrétienne avec la lithurgie slave, c'est-à-dire dans les pays ruthéniens, en Bohême et dans la proximité des Karpathes. On appelait les nouvelles lettres l'*alphabet cyrille*. Lorsque depuis survinrent des dissensions dans l'église slave, on a remplacé cet alphabet dans la lithurgie, au onzième siècle, par un autre nommé *alphabet glagolite*. Le premier missel en lettres glagolites a paru en 1483, et les psaumes de David, en caractère Cyrille, furent publiés la première fois à Cracovie, en 1491. Des manuscrits connus, soit en caractère Cyrille, soit en alphabet Glagolite, remontent au onzième siècle. C'est cette langue slave

que les savants appellent *langue d'église*, et qui est assez facile à comprendre pour ceux qui sont un peu versés dans les littératures des divers peuples slaves, pourvu qu'ils connaissent cet alphabet. Cette langue ne fut pourtant pas l'idiôme commun des divers peuples slaves; ce fut plutôt un idiôme à part, employé dans la diplomatie et dans l'église.

Après l'introduction du christianisme, une partie des Slaves passa sous la hiérarchie de l'église d'Orient, et on leur a maintenu l'usage de la langue slave dans l'exercice du service divin; l'autre adopta le rite latin. Ceux-là développèrent davantage leurs idiômes; mais ils restèrent en arrière dans le vaste champ des connaissances humaines, cultivées surtout par les autres peuples européens; ceux-ci introduisirent, il est vrai, dans leurs idiômes, un certain nombre d'expressions étrangères, en employant la langue latine dans la diplomatie, dans l'administration, dans les tribunaux et dans les écoles; mais ils s'approprièrent en revanche les lumières de l'occident et du midi de l'Europe, se trouvant avec ces contrées dans des relations continuelles. Telles furent la Pologne et la Bohême.

Un savant allemand, *Schlotzer*, met la langue slave au premier rang des langues européennes, et il affirme que les perfections qu'il lui trouve y furent introduites avant même que les autres langues européennes se fussent formées. Elle sem-

ble dure, mais ce défaut disparaît quand on l'entend bien prononcer; elle est sonore, douce et forte en même temps; elle imite parfaitement la nature, qui, douce et ravissante, devient quelquefois terrible. D'après les recherches des philologues les plus distingués, ce fut encore au cinquième siècle, que la langue slave se scinda en divers idiômes, et aujourd'hui il y en a quatre principaux, dont chacun a ses dialectes et des modifications peu importantes.

1. *L'Idiôme polonais.* Nous commençons par cet idiôme, car il possède le plus de propriétés de l'ancienne langue d'église. Les savants slaves concevront facilement que nous n'avons pas du tout l'intention d'assigner à cette langue une place de prééminence ou de prétention. Cet idiôme s'était développé et perfectionné au sein des assemblées politiques, où pendant plusieurs siècles furent discutées les affaires publiques des Polonais; il fut enrichi par le barreau polonais, qui, durant tout le temps de l'existence de la Pologne, débattait publiquement les affaires judiciaires; il fut cultivé même dans les camps de guerre de la noblesse, que des rois vaillants rassemblaient contre les Turcs, les Tatars et d'autres hordes barbares, qui, pendant cinq siècles, depuis le douzième siècle jusqu'à la victoire remportée par Jean Sobieski, sous les murs de Vienne, ont envahi cent fois la Pologne, sans y compter les guerres contre les Prussiens, Poméraniens, Ru-

théniens, Lithuaniens, Samogitiens, Jadvingues, Lieflandais, tous peuples païens, que les Polonais, après les avoir convertis au christianisme, ont unis d'un noeud indissoluble aux destinées de leur patrie. Cette union fraternelle se maintient toujours, nonobstant le forfait politique qui, depuis 1772, époque du premier démembrement de la Pologne, l'a brisée et tâche de la détruire à jamais. C'est ainsi que tandis que la paix et une vie agricole, ont doué la langue polonaise des sons d'un idiôme méridional, la destinée chevaleresque de cette nation et sa mission à créer, par ses efforts, une sécurité au christianisme, la dotèrent des expressions rudes, expressives, bruyantes, comme l'est le cliquetis des armes, violentes, comme l'est l'impétuosité des cavaliers et de leurs coursiers. Les dialectes de l'idiôme polonais sont ceux de la Petite-Pologne, de la Grande-Pologne, de la Mazovie, de la Kassoubie ou de la Poméranie, de la Silésie et de la Lithuanie, dans les environs de cette province, où l'idiôme polonais est en usage; mais tous ces dialectes diffèrent si peu l'un de l'autre, qu'il n'y a que les hommes du pays qui peuvent les distinguer. Le principal dialecte de cet idiôme, c'est le ruthénien-polonais, dont se sert le peuple dans les villages d'une partie de la Galicie, en Volhynie, en Podolie, en Ukraine, sur les deux rives du Dnieper, et dans la Ruthenie Blanche. Ce dialecte tient le milieu entre l'idiôme polonais et moscovite, ou russe,

mais il approche davantage du premier; car le peuple qui s'en sert appartint pendant cinq siècles à la Pologne et à la religion slavo-romaine. Les nombreux chants composés dans ce dialecte, et presque toujours accompagnés d'une mélodie mélancolique, appelés *dumy*, du mot *dumac*, *méditer*, attestent dans ce peuple une grande disposition pour la poésie. Les poëtes polonais *B. Zaleski* et *Padura* ont enrichi la littérature polonaise, en puisant dans ce dialecte des trésors vraiment poétiques. Aucun autre idiôme slave ne possède de dialecte aussi riche, aussi varié. Les chants ruthéniens présentent une variété plus grande que ceux d'*Ossian*, et leur mélodie est toujours, comme nous l'avons dit, pleine de mélancolie et de pensées rêveuses, n'importe leur sujet, l'amour, l'histoire ou la guerre. Le principal sujet de leurs chants historiques et guerriers, ce sont les cent invasions des Turcs et des Tatars en Pologne, et depuis le démembrement de cet état, c'est l'oppression que le gouvernement de Saint-Pétersbourg fait peser sur ce peuple, qui a fourni à celui-ci un nouveau sujet de chants qui expriment la tristesse, la résignation, et quelquefois le désespoir. Les habitants slaves des bords de l'Elbe et de la Saxe se servent aussi de l'idiôme polonais, qui, autrefois, était la langue nationale des anciens habitants du Mecklenbourg. (*Voy.*, pour de plus amples renseignements, les ouvrages de MM. *Bentkowski*,

L. Lukaszewicz et *Jocher*, qui s'occupent de la littéraure polonaise.)

2. *L'Idiôme bohémo-slavon.* Il possède les plus anciens et les plus précieux monuments de la littérature slave. Les *Bohêmes*, ou *Czechs*, que les Français ne distinguent pas toujours des *Bohémiens*, ou *Zingari*, peuple vagabond, qui n'a pas de pays, et qui n'appartient pas du tout à la race slave, les Bohêmes, disons-nous, doivent le développement et le plus grand perfectionnement de leur langue à des discussions de religion, auxquelles, comme Hussites, ils ont pris part dans des siècles passés. De ce temps-là, ils possédaient une littérature très-riche ; mais les affaires de religion ont attiré aussi à cette nation des guerres et des persécutions terribles, et, par la suite, la domination des Allemands. Depuis, il y a eu stagnation dans l'histoire de cet idiôme, et ce n'est que dans ce siècle que les Bohêmes se sont éveillés et qu'ils ont subitement élevé leur langue à la hauteur qui lui est due. Les Bohêmes sont une nation très-musicale : aussi, la plupart des grands maîtres en musique appartiennent à cette nation, quoique souvent les étrangers les classent parmi les Allemands. Les travaux de feu *Dobrowski*, ceux de *Hanka, Kollar, Kopitar, Czelakowski, Palacki,* et surtout ceux de *Jungman* et de *Szarfarzik,* présentent une garantie que la nationalité bohême, malgré les efforts contraires du gouvernement autrichien, sera sauvée. Les

dialectes de cet idiôme sont le *morave*, parlé en Moravie, et possédant une littérature assez nombreuse, et le *slavon*, langue des Slaves qui habitent la moitié de la Hongrie. (*Voy.* l'*Histoire de la Littérature bohême*, par *Jungman*).

3. *L'Idiôme illyrien ou serbien*. Le peuple qui le parle occupe la Dalmatie, la Croatie, la Slavonie, Raguze, l'Istrie, la Karinthie, la Carniole, la Styrie, le Médiumorje, les bords du Bas-Danube, le Bacz, le Bannat, la Serbie, la Bosnie, le Herzegowine, le Monténégro, la Bulgarie et la Haute-Albanie. Toutes ces provinces sont devenues des lots de l'Autriche et de la Turquie, excepté la *Serbie*, qui a son gouvernement national, protégé, il est vrai, par les Turcs et par le gouvernement de Saint-Pétersbourg, et le *Monténégro*, ou *Czarnagora*, république slave, qui a pu maintenir son indépendance depuis des siècles les plus reculés, qui est gouvernée par un évêque nommé *Wladika*, et où les mœurs et la langue se sont conservées aussi pures qu'elles l'étaient chez les Slaves il y a deux ou trois mille ans ; car malgré le peu d'étendue de cet état et peut-être par la raison qu'il est trop petit pour exciter l'ambition des conquérants, jamais il n'a subi le joug de l'étranger. La nationalité s'y est conservée intacte. C'est dans cet idiôme que fut écrit le Code de *Duszan*, roi des Serbes, au quatorzième siècle, lorsque la Serbie était au faîte de sa puissance. Dans d'autres pro-

vinces que nous avons citées plus haut, l'idiôme illyrien a subi l'influence des Romains et des Allemands, et enfin celle des Turcs. Cependant, le voisinage de l'Italie, la beauté du climat, la république de Raguze, qui fut surnommée l'*Athènes slave,* avant que Napoléon eût renversé ses fondements, tout cela a favorisé la culture de cet idiôme, à ce point qu'on peut dire qu'il est parmi les autres idiômes slaves ce qu'est l'italien parmi les autres langues de la race latine, comme aussi les beaux pays habités par des populations serbo-illyriennes, sont pour ainsi dire l'Italie slave. Les expéditions militaires des Français ont beaucoup arrêté le progrès de ces provinces, surtout en ce qu'elles ont mis fin à la république de Raguze. Ce n'est que depuis quelques années qu'un jeune Slave, M. le docteur *Louis Gay,* ressuscita en quelque sorte ce bel idiôme parmi ses compatriotes, en l'employant dans la publication de deux journaux intitulés : *Nowine narodne ilirske,* et *Danica ilirska.* C'est à lui que cette langue négligée doit une nouvelle orthographe, la meilleure de tous les idiômes slaves. L'indépendance de la Serbie et le passage des émigrés polonais à travers ces provinces, pour aller en Amérique, et dont la vue a produit une sensation profonde sur les populations slaves, ont puissamment contribué à éveiller chez elles le sentiment de leur nationalité. Les savants serbo-illyriens ont entrepris l'œuvre de la régénération de leurs com-

patriotes avec énergie et activité, et leurs efforts, dignes des plus grands éloges, ont déjà obtenu des résultats remarquables. Parmi les protecteurs et auteurs qui relèvent et cultivent cet idiôme, on distingue surtout le comte *Draszkowicz Janko,* député à la diète hongroise, et madame *Anne J. Obrenowicz,* épouse du prince *Milosch,* qui abdiqua le trône de ce pays. Il nous serait difficile d'énumérer les noms de tous ces Slaves qui, pleins d'amour pour leur patrie, publient leurs écrits, soit en prose, soit en vers. Nous nommerons seulement le digne *Vekoslaw Babukic,* qui a publié une très-bonne grammaire de sa langue. Ne vous arrêtez pas dans cette carrière, vous tous nobles Slaves qui préparez ainsi à votre nation un avenir plus heureux.

Remarquons que ces trois idiômes, le polonais, le bohême et l'illyrien, ne sont maintenant cultivés, protégés et perfectionnés que par les efforts des particuliers, et que les gouvernements, au lieu d'y aider, en arrêtent et en étouffent autant qu'ils peuvent les progrès et le développement. Dans tous ces trois idiômes, on se sert des lettres latines pour les écrits et les imprimés, et on en facilite ainsi à l'Europe la connaissance : il n'y a que la Serbie qui fait exception. Un auteur distingué de ce pays, M. *Wuk Stefanowicz,* a commencé à se servir d'un caractère qui ressemble à celui de l'alphabet russe, en y comprenant quelques lettres qu'il a imaginé lui-même. S'il a en-

trepris ces changements dans le but de flatter le gouvernement de Saint-Pétersbourg, il sert mal la cause des Slaves; s'il avait pour cela d'autres motifs, nous le prions d'abandonner son dessein, par l'intérêt que lui doivent inspirer les autres idiômes slaves et la civilisation d'Occident. C'est un avis amical que lui transmettent non seulement les Polonais et les Bohêmes, mais les Russes éclairés et ses compatriotes eux-mêmes.

4. *L'Idiôme russe ou moscovite*, qui diffère beaucoup du dialecte ruthénien-polonais, de ce dialecte qui est usité chez les peuples de l'ancienne Pologne, qui occupent la Ruthénie-Blanche et Noire, l'Ukraine, la Podolie, la Volhynie et une partie de la Galicie, provinces unies depuis plusieurs siècles à la Pologne, et qui, avec elles, ont les mêmes souvenirs, puisqu'elles ont partagé et sa gloire et ses malheurs. De tous les idiômes slaves, c'est le seul dont l'usage est officiellement recommandé dans toutes les branches de l'administration publique (1). La littérature russe se trouve encore dans la phase de son premier développement; mais les premières chroniques slaves furent écrites dans cet idiôme : ce sont celles de Nestor. Sous un gouvernement tel que celui de

(1) La Serbie, le Monténégro, Cracovie, sont encore les pays où la langue du pays est la langue d'état. Dans le royaume de Pologne, elle se maintient dans les tribunaux et dans quelques actes d'administration.

Saint-Pétersbourg, l'idiôme russe ne peut pas atteindre la hauteur à laquelle il pourrait s'élever dans un pays aussi vaste, mais plus libre. En le comparant avec les idiômes polonais, bohême et illyrien, nous sommes frappés de sa pauvreté, et cela n'est pas étonnant pour quiconque considère que la censure et d'autres institutions despotiques, la démoralisation gouvernementale et l'absence totale de liberté, arrêtent toute idée élevée, lui défendent de se manifester dans des écrits, et de devenir ainsi la propriété du public. Depuis que ces pays furent envahis par les Warègues, peuple normand, arrivé de la Scandinavie, depuis l'époque où la Moscovie gémissait sous le joug des Tatars, jusqu'au despotisme de la dynastie allemande des Romanow, il n'y a jamais eu aucune idée de liberté que les gouvernements y auraient voulu mettre en pratique; et tandis que les Polonais luttaient pendant mille ans pour régler leur liberté publique, tandis que les Bohêmes faisaient des guerres sanglantes pour la liberté de conscience, tandis que les Serbo-Illyriens sont parvenus à fonder parmi eux deux républiques modèles, et que les Pskoviens et les Novogrodiens se créèrent eux-mêmes des états libres, le gouvernement de Moscou, comme depuis celui de Saint-Pétersbourg, tendait toujours à étouffer parmi ses peuples toute idée d'indépendance, et ne cherchait qu'à étendre la puissance despotique de la maison régnante.

L'idiôme russe possède les mêmes qualités que les autres idiômes slaves, mais il est moins accessible aux étrangers, car Pierre-le-Grand y a introduit un nouvel alphabet greco-russe qui est toujours maintenu. C'est par cette raison que les Polonais, les Bohêmes et les Illyriens l'apprennent avec plus de difficulté que les autres idiômes slaves. (*Voy.* l'*Histoire de la Littérature russe*, par *Grecz.*)

Nous nous bornons à cette notice rapide sur les idiômes de la grande famille slave, dont les membres obéissent à différents maîtres. La Russie, indépendante, il est vrai, subit pourtant un gouvernement qui trahit son origine primitive, celle des Warègues Scandinaves, étrangers à elle et ses envahisseurs. Après avoir subjugué les pays septentrionaux des Slaves, ils se sont fondus avec les populations conquises; mais l'esprit qui les anima se perpétua dans toute l'histoire de la Moscovie et forme encore la base unique de la dynastie allemande des *Romanow*. Aussi, voyons-nous que sa politique se défie continuellement des vrais Russo-Slaves, qu'aucun lien d'affection, d'amour, d'amitié n'attache cette maison à la nation; que le gouvernement, tout occupé des intérêts dynastiques, donne une préférence visible aux étrangers; qu'il repousse les Russes des places les plus importantes, en les confiant à des hommes venus du dehors, le plus souvent à des aventuriers, accourus de tous les coins du monde, qui, après

avoir été Miguelistes, Carlistes, ou traîtres à leur patrie, y viennent, sans connaître même la langue du pays, servir les plans despotiques qu'ils n'ont pu exécuter dans leur propre pays, se poser en adversaires des droits qu'ils ont combattus vainement en Portugal, en France, en Angleterre, ou recevoir le prix de leurs services criminels. Et s'il arrive que les patriotes russes qui partagent avec ces fugitifs défenseurs de l'absolutisme les places les plus éminentes de l'État soient soupçonnés de favoriser les idées libérales ou patriotiques, ce simple soupçon les conduit en Sibérie ou dans le Caucase, où ils trouvent une mort inévitable entre les mains des Tcherkesses. C'est ainsi que périrent deux des plus grands poëtes de la Russie, *Bestuzew* et *Puszkin,* l'un dans le Caucase, l'autre sous les coups d'un Hollandais, qui, par cet acte, croyait probablement rendre service à la cour de Saint-Pétersbourg. Après avoir dépravé la nation russe par une corruption dont aucun pays ne nous offre l'exemple, le cabinet de Saint-Pétersbourg se propose de démoraliser de même les autres pays, pour les soumettre ensuite plus facilement à sa domination. Mais pour que ces pays ne se méfient pas de lui, il flatte leurs passions favorites, et leur promet sa protection. C'est dans ce but qu'il fait une propagande de nationalité chez les Slaves, que les gouvernements allemands germanisent. Pour se garantir de cette contagion, de cette protection fallacieuse, que les peuples slaves

se rappellent toujours la politique anti-slave des czars vis-à-vis de la Pologne, qui depuis tant de siècles a défendu le libre développement de l'esprit humain autant que le christianisme et la civilisation. Cette nation slave, qu'est-elle devenue maintenant, grâce à la politique des czars? On l'opprime en persécutant ses membres les plus respectables, en s'efforçant d'anéantir sa langue, ses établissements universitaires, ses bibliothèques, enfin dans tout ce qu'une nation peut avoir de plus cher. La langue polonaise est menacée d'une abolition complète, les consciences des Polonais sont forcées, leur religion est persécutée, leurs fortunes ruinées, leurs fils peuplent les steppes de la Sibérie, les déserts du Caucase, ou dépérissent dans les mines souterraines et dans les cachots de Varsovie, de Zamosc, de Modlin, de Bobruysk et d'autres forteresses. Le présent prophétise aux peuples slaves quel sera leur sort dans l'avenir, s'ils se laissent prendre par la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg. Ceux des Russes qui ne sont pas aveuglés par des préjugés, voient avec peine l'oppression et l'avilissement de leur nation, et font des efforts continuels pour se délivrer du despotisme des czars et entrer dans la voie qui est parcourue par les peuples civilisés de l'Europe. La haine nationale entre les Russes et les Polonais diminue de jour en jour; car ces deux peuples ne peuvent plus douter que leur sort est le même. Aussi, aux nom-

breuses conspirations militaires qui éclatent soit en Russie, soit en Pologne, nous voyons participer des conjurés des deux nations. Les peuples savent s'apprécier réciproquement; il n'y a que les gouvernements à qui une conscience criminelle fait toujours craindre des ennemis qui saisissent la moindre occasion pour entretenir les animosités nationales, pour exciter les peuples les uns contre les autres, et mettre ainsi en pratique le principe machiavélique *divide et impera.*

Passons à l'examen des autres gouvernements, dont le joug pèse aussi sur les Slaves. Ce sont les gouvernements allemands, qui, par antipathie de race, sont naturellement disposés défavorablement pour eux. Tels sont les gouvernements de la Prusse, de la Saxe et de l'Autriche; car les Slaves septentrionaux, dans les Mecklembourgs de Strélitz et de Schwerin sont déjà peut-être à jamais perdus pour leurs frères, après qu'ils ont échangé leur nationalité slave contre les usages et la langue des Allemands; il n'y a que l'histoire et les sentiments de la génération nouvelle qui les y attachent encore.

Excepté les provinces rhénanes et la Westphalie, toutes les provinces qui composent la Prusse, cette monarchie de nouvelle date, appartenaient à la Pologne: telles sont la Poméranie, la Silésie, le grand duché de Posen, la Prusse royale et la Prusse ducale, cette dernière ayant été seulement tributaire de la Pologne. Opprimer et dénationaliser les Slaves, c'est l'unique règle de politique de ce vassal allemand devenu maître, de ce gouvernement parvenu. S'il y avait une Sibérie

dans la monarchie prussienne, le gouvernement de Berlin s'empresserait d'y envoyer tous ses sujets slaves, pour les remplacer par des colons, de quelque pays qu'il les fît venir. Une politique pareille est la suite naturelle des moyens perfides qu'il a employés pour agrandir ses provinces. D'ailleurs, il lui répugne de laisser en repos un peuple dont l'histoire et la langue lui rappellent continuellement ses anciens maîtres; et s'il se voit forcé de feindre une politique bienveillante, les Polonais la repoussent, parce qu'ils croient que ce serait s'abaisser que de recevoir de son ancien tributaire les dons mêmes de la civilisation, dons qu'il leur présente en échange de leur nationalité. C'est le motif principal de la largesse avec laquelle le gouvernement prussien répand l'instruction dans ses Etats, en y employant, dans tous les établissements scholaires, la langue allemande; cela explique aussi pourquoi le nombre des Polonais dans les universités prussiennes, est loin d'être proportionné à leur population. Attachés comme ils le sont à leur langue, ils pensent, et non sans raison, que l'instruction publique en Prusse est dirigée principalement contre leur nationalité et contre leur religion, à laquelle ils tiennent plus que ces chevaliers teutoniques qui, pour accaparer quelques provinces, ont jeté à bas leurs capuchons de moines, renoncé au célibat et à la foi de leurs pères. Aussi voyons-nous que les Polonais repoussent souvent en Prusse les fonctions publiques, qui à la longue en feraient des Allemands. Le gouvernement de Berlin, qui aidait avec tant de prévenance son allié, en 1831, qui lui fournissait contre les Polonais des ressources de guerre de toute espèce, et même

des officiers, s'aperçoit maintenant que le knout de Nicolas commence à le menacer, et il paraît disposé à flatter ses sujets. Mais les Polonais, instruits par l'expérience, ne se laisseront pas tromper par des démonstrations hypocrites, et ils aiment mieux croire que cette monarchie parvenue, cette mosaïque politique, composée d'éléments hétérogènes, tombera en morceaux à la première répétition d'une bataille d'Iéna, qu'alors ce qui est Allemand reviendra à l'Allemagne, et ce qui est Slave retournera à la Pologne.

Quant à la monarchie autrichienne, on pourrait l'appeler plutôt *monarchie slave;* car, excepté les Italiens, tout le reste de sa population se compose de la race slave, toute pure, généralement, et mêlée seulement dans quelques provinces. Il est vrai que les Hongrois, provenant d'une autre race qui ont envahi l'ancienne province slave, la Pannonie, y comptent trois millions cinq cents mille habitants; mais il faut aussi convenir que s'ils ne se sont pas mêlés avec les peuples vaincus, au moins ils n'ont pas pu empêcher que leur nationalité ne fût atteinte, jusqu'à un certain point, par le caractère, les usages et la langue des Slaves (1). Aussi une

(1) Suivant le Dictionnaire de *Dankowski,* il se trouve dans la langue hongroise quatre mille six cent soixante-huit expressions primitives, dont mille huit cent expressions empruntées des Slaves, neuf cent soixante-deux qui appartiennent originellement à la nation Magyare, huit cent quatre-vingt-neuf empruntées du grec, trois cent trente-quatre expressions latines, deux cent quatre-vingt-huit allemandes,

politique prévoyante devrait décider les Hongrois à ne pas entreprendre une lutte nationale avec les Slaves, qui les entourent de tous côtés. S'ils préfèrent ne pas se fondre avec les peuples dont ils occupent les pays, comme l'ont fait les Warègues, vainqueurs des Slaves septentrionaux, ou les Bulgares, qui, après avoir adopté la nationalité slave, ont donné leur nom aux Slaves qu'ils avaient subjugués, qu'ils respectent au moins le caractère distinctif d'un peuple plus nombreux qu'eux. En s'unissant aux Slaves d'un lien fédératif qui garantirait la nationalité respective des deux peuples, ils augmenteraient leurs forces et préviendraient des malheurs qui seront inévitables dans l'état actuel de dissensions des deux nationalités rivales, dissensions fomentées au détriment de la Hongrie, par les gouvernements de Saint-Pétersbourg et de Vienne. Voisins depuis tant de siècles de la Pologne, ayant eu avec elle plusieurs rois communs, les Hongrois ont à peu près les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, et ce qui est rare entre voisins, ils ne nourrissent contre eux aucune animosité nationale. Le peuple Polonais, dans les environs des Karpathes, pour exprimer l'affection mutuelle des deux peuples, se sert du proverbe : *Wegier Polak dwa bratanki i do Korda i do szklanki* (le Hongrois et le Polonais sont frères et s'entendent toujours quand il faut tirer le sabre et vider le verre). La sympathie réciproque de ces deux peuples s'est manifestée surtout

---

deux cent vingt-cinq françaises et quatre appartenant à la langue hébra

dans des temps graves pour l'un d'eux. C'est ainsi que les Hongrois se rappelant les relations antérieures avec la Pologne et la délivrance de Vienne, témoignaient, en 1831, le plus vif désir d'assister les Polonais. Une noble générosité et en même temps un sentiment de conservation personnelle animait alors les Hongrois; car ils voyaient bien que le despotisme de Saint-Pétersbourg, en s'apesantissant sur la Pologne, les menaçait également. Dans des circonstances politiques aussi graves, nous croyons qu'il est de notre devoir d'encourager les Hongrois à entretenir des relations amicales avec les Slaves autrichiens, et nous leur donnons ce conseil, parce que nous nous rappelons les souvenirs qui se sont gravés dans nos cœurs lorsque nous avons parcouru ce beau pays, et qui sont ineffaçables.

Il est vraiment étonnant que le gouvernement autrichien, ordinairement si prévoyant, ne favorise pas autant la nationalité slave, qu'une politique bien comprise devrait le lui indiquer; il ne peut pas ignorer que le sentiment de nationalité qui anime les Slaves soumis à l'Autriche s'y développe avec une force nouvelle depuis la guerre de Pologne; que l'esprit d'indépendance a, depuis cette époque, électrisé ces peuples des Karpathes à Monténégro, de la Transylvanie jusqu'aux frontières de la Saxe et de la Bavière. Durant le voyage que nous avons fait de Cracovie jusqu'à la mer Adriatique, il nous a été facile de remarquer le sentiment national qui anime toutes ces populations; nous y avons rencontré souvent des officiers autrichiens de la nation slave, auxquels les moindres détails des efforts nationaux des Polonais inspiraient le plus grand intérêt, qui

témoignaient une joie toute sympathique en nous entendant parler une langue qu'ils comprenaient en grande partie, qui fraternisaient avec nous comme s'ils appartenaient à la même nation, et c'était avec douleur qu'ils nous racontaient que l'usage de leur langue est défendu dans toutes les branches de l'administration publique. La Hongrie fait exception; car la langue latine y est employée dans les universités, dans les assemblées politiques, dans les actes du gouvernement, dans les cercles de la noblesse, et même les femmes s'en servent dans les affaires domestiques; mais quel latin! Les Polonais appellent ce latin *latinitas hungarica vel culinaria.* Ce fut pour les Slaves une nouvelle très-intéressante, lorsqu'ils apprirent que les Polonais se servaient dans tous leurs actes publics de leur idiôme national, et ils y voyaient un motif de plus pour cultiver leur langue.

Il est inconcevable que l'empereur romain, après avoir perdu ce titre en 1806, ne se soit pas proclamé l'empereur des Slaves, au lieu de se nommer empereur d'Autriche, du nom d'une petite province jadis slave et germanisée avec le temps. Pourquoi n'a-t-il pas échangé une nationalité n'ayant aucune base contre une autre qui embrasse presque tous les pays qui ressortaient du domaine de son gouvernement? Pourquoi n'a-t-il pas assigné à la langue slave le rang d'une langue d'Etat? S'étant décidé pour l'adoption de la langue allemande, il est obligé, pour être conséquent, de choisir ses fonctionnaires parmi les Allemands, ou des Slaves germanisés, qui pour se faire valoir au milieu des populations slaves, ne leur témoignent que dédain et que haine. L'empereur d'Autriche, en se pro-

clamant empereur des Slaves, aurait à jamais opposé une barrière à l'ambition du cabinet de Saint-Pétersbourg, qui espère étendre ses possessions par l'érection d'une universelle monarchie slave. L'Autriche ne peut plus douter que sa puissance est minée par l'influence que le gouvernement de Saint-Pétersbourg exerce sur les Slaves autrichiens, à l'aide de la communauté de race et de religion, et des nombreuses intrigues dont elle a vu un épisode sanglant en 1831, lorsque le peuple, dans les environs des Karpathes, soulevé par le clergé grec, a massacré quelques centaines de nobles hongrois, pour avoir manifesté l'intention de secourir la Pologne; et cette influence du cabinet de Saint-Pétersbourg, si menaçante pour l'Autriche, augmente rapidement depuis la chute de la Pologne. Qui ne connaît ses intrigues en Valachie et en Moldavie, ses menées que lui facilite la communauté de religion et de race en Bulgarie, en Bosnie et dans les montagnes d'Albanie, provinces qui n'attendent que le moment favorable pour achever la décomposition de l'empire ottoman! C'est ce cabinet qui a préparé et accompli les dernières dissensions en Serbie, c'est lui qui se mêle aux affaires de Monténégro, pays qui, grâce à sa position, avait repoussé les Romains et résista aux invasions étrangères, mais dont le chef politique et spirituel, un évêque, consent déjà à recevoir des ordres de Saint-Pétersbourg, sous le prétexte d'intérêt de religion et de nationalité slave. Tous ces peuples se laissent aveugler et influencer avec d'autant plus de facilité, qu'étant peu civilisés, ils ne savent pas entrevoir dans la politique de Saint-Pétersbourg sa tendance anti-slave. Que ces pays passent

sous la domination du czar, ce qui peut arriver facilement dans les circonstances actuelles, et alors l'Autriche se verra entourée, de Cracovie à Cattaro, d'un réseau auquel elle ne pourra pas échapper. Les préparatifs à un pareil dénouement des affaires politiques se font déjà très-ouvertement; il n'y a pas d'offres séduisantes que le czar ne fasse aux Slaves autrichiens les plus distingués; des décorations et des présents de toute nature doivent avertir l'Autriche que le moment approche où le czar voudra savoir si ses soins ont porté fruit. Un peu tardivement, l'Autriche s'éveille pourtant, et pour sauver au moins son honneur aux yeux de l'Occident, elle veut leur faire croire, par les journaux allemands, que c'est elle-même qui favorise l'éveil littéraire des Slaves et surtout des Bohêmes. C'est la peur qui lui a extorqué ces manifestations, et pourtant elles ne sont ni rassurantes pour les Slaves, ni assez sincères; car en se vantant de la protection de la littérature bohême, pourquoi s'abstient-elle de favoriser également les littératures des autres pays slaves, qui font aussi partie de la monarchie autrichienne? La littérature polonaise en Galicie, la littérature illyrienne dans les provinces méridionales de l'Autriche, ne seraient-elles pas dignes de sa protection? Les vaines promesses ne sont plus suffisantes pour persuader les peuples; il leur faut des faits pour croire. L'introduction de l'usage de la langue slave dans les actes de l'administration, des tribunaux et dans l'instruction de la jeunesse ferait l'Autriche plus forte, lui vaudrait une armée nombreuse de plus, et ce surcroit de force diminuerait d'autant les ressources du gouvernement de

Saint-Pétersbourg ; car les Slaves n'auraient plus de motif pour considérer le czar comme protecteur de leur nationalité. Sur trente millions d'hommes en Autriche, il y a vingt millions de Slaves qui parlent trois langues, dont chacune possède une littérature distincte, et dont les richesses surpassent celles de la langue allemande. Il nous serait difficile d'en présenter les preuves dans cet article, mais pour les renseignements, nous renvoyons aux deux dictionnaires de MM. *Linde* et *Jungman.*

Un pareil système devrait être suivi par le cabinet de Berlin, dont la politique anti-slave lui fait autant d'ennemis qu'il a de sujets slaves. Les Allemands éclairés reconnaissent eux-mêmes l'importance des langues slaves, et ils encouragent leurs gouvernements à propager en Allemagne la connaissance de ces idiômes et de leur littérature. Ils croient non sans raison que ces connaissances faciliteraient beaucoup aux Allemands l'appréciation juste de la politique des trois cabinets russe, autrichien et prussien ; que ces trois puissances n'exerceraient pas sur eux un empire aussi funeste si on voyait généralement en Allemagne leur côté faible, si on y savait que ce ne sont pas des états compactes, comme la France ou l'Espagne, mais qu'ils se fondent sur des bases de nationalités incompatibles entre elles ; savoir s'attacher l'une ou l'autre de ces nationalités, c'est être sûr d'avance d'avoir en elle une alliée. Nous apprenons que le gouvernement de Bavière a établi une chaire de la langue polonaise dans l'université d'Erlangen ; en Saxe, il y a une chaire de langue russe et une de langue polonaise. En Autriche et en Prusse,

deux états, slaves par excellence, l'étude des langues slaves est complètement négligée ; et dans les universités de Prague, de Pest et de Lemberg, on emploie ou l'allemand ou le latin, au détriment de la langue du pays et des facultés intellectuelles de la jeunesse, qui ne peut faire des progrès dans leurs études par l'obstacle même des langues qui lui sont étrangères. Le même système est suivi en Pologne par le gouvernement russe, qui y introduit par force la religion dont le czar est le chef, et qui y foule aux pieds une langue et une littérature enrichies par tant de noms révérés dans tous les pays slaves. Enfin, le gouvernement prussien germanise la jeunesse slave dans ses universités célèbres ; et en renégat de l'Eglise romaine, il n'épargne pas même la religion qui jadis fut la sienne, en persécutant les catholiques et surtout les évêques polonais.

Le Slave hait l'Allemand ; mais cette haine ne se reporte qu'aux Autrichiens et aux Prussiens, qui, à vrai dire, diffèrent beaucoup des vrais Allemands ; car les premiers sont des anciens Slaves que les colons et les gouvernements ont germanisés ; les seconds sont anciens tributaires de la Pologne, tous deux apostats politiques, qui à tort ou à raison se vengent sur leurs anciens maîtres. Aussi, tous ces pamphlets qui entretiennent la haine entre les Allemands et les Slaves, ne proviennent que des puissances intéressées à maintenir les discordes nationales. Mais la haine qui anime les Slaves contre les Autrichiens et les Prussiens est si juste, qu'on ne pourrait la réprouver ; elle est dirigée contre les envahisseurs, contre les oppresseurs de leur patrie. Les Allemands sont animés du même sentiment envers

les Autrichiens et les Prussiens ; nous en avons eu des preuves pendant notre séjour dans l'Allemagne méridionale, en recevant dans ce pays un accueil si empressé et des témoignages si éclatants d'affection et de sympathie. La marche des émigrés polonais à travers l'Allemagne avait l'air d'une marche triomphale; on aurait dit que le peuple saluait ses libérateurs.

Vous Slaves qui siégez au conseil de l'empereur Ferdinand, vous *Clam-Martinitz*, *Kollowrath*, *Sedlnicki*, *Chotek*, usez de votre influence pour doter vos compatriotes et les autres Slaves d'institutions nationales, pour leur rendre l'usage de la langue slave dans les universités et dans tous les emplois de l'administration publique. Vos compatriotes, vos frères vous le demandent, et la postérité répétera vos noms avec reconnaissance; vous rendrez même à votre maître un service inappréciable, en émoussant ainsi l'arme dont se sert le czar contre la monarchie autrichienne, en neutralisant l'influence étrangère qui agit pour son compte sur les éléments les plus précieux de votre état. N'oubliez pas que le czar, quoiqu'il extirpe la nationalité polonaise, a pourtant gardé le titre de roi de Pologne, et il l'a gardé non sans dessein. Le moment peut arriver où ce roi de Pologne redemandera à l'Autriche et à la Prusse les provinces que cet Etat possédait avant 1772, et quand il aura exigé cette restitution, il lui sera plus facile encore de remonter aux traités, pour vous prouver que la Silésie, la Lusace, la Poméranie, la Moravie, la Bohême, la Hongrie, furent jadis aussi gouvernées par les rois de Pologne.

Et vous Slaves qui habitez les pays de Cracovie jus-

qu'à la mer Adriatique, ne vous laissez pas aveugler par les conseils perfides des agents qu'un gouvernement tyrannique sème autour de vous ; ils vous promettent un avenir heureux, mais ils vous réservent le même sort que subit aujourd'hui la Pologne. *Timeatis Danaos et dona ferentes.* Ouvrez plutôt vos cœurs aux conseils de votre poëte *Kollar*, qui vous encourage à unir vos efforts pour perfectionner votre langue et votre littérature ; recherchez ce que les autres nations ont fait sous ce rapport, et si vous êtes en arrière, hâtez-vous de les suivre. Cette idée des recherches sous le rapport de la langue et de la littérature, cet amour pour la nationalité slave, plusieurs hommes de mérite, en Pologne, ont tâché les premiers de l'éveiller parmi vous. Ce fut le comte *Jean Polocki*, qui, vers la fin du siècle passé, a exploré les antiquités des pays slaves ; ce fut *Surowiecki*, qui a écrit sur l'origine des Slaves ; ce fut *Linde*, qui a publié un Dictionnaire des idiômes slaves ; ce furent *Chodakowski* et *Kucharski*, qui ont parcouru vos pays et qui y ont trouvé des trésors d'histoire et de poésie enfouis dans de vieilles archives et dans les chants négligés du peuple. Ce fut encore le gouvernement polonais qui a établi le premier à Varsovie, en 1831, une chaire de langues slaves, qu'il a confiée à M. *Kucharski* ; c'est enfin M. *Maciejowski*, un des premiers jurisconsultes dans le Nord, qui vous dévoile avec talent l'histoire des anciennes législations slaves. De là, vous pouvez voir ce que la Pologne aurait fait pour notre cause commune, si elle était libre et indépendante, si ses universités n'étaient pas fermées, si ses savants n'étaient pas persécutés, si ses plus riches bibliothèques n'étaient pas

confisquées. Mais le mauvais génie anti-slave de la maison Waregueo-Tatare, personnifié dans le czar, ne lui a pas permis de développer les desseins de confraternisation de tous les Slaves, sous le rapport de la langue et de la littérature.

Nous avons désiré de dire sur vos langues tout ce que les matériaux que nous possédons à l'étranger nous ont permis. Nous sentons pourtant que notre travail n'égale pas l'importance de votre cause; aussi nous espérons que les savants slaves nous aideront à le compléter, afin que les notions sur le mouvement intellectuel qui se manifeste parmi vous se répandent en France et sous un gouvernement libre, aussi exactes que possible.

Tout ce que nous venons de dire nous montre que la nationalité slave, après le renversement de la Pologne, état éminemment slave, doit se défendre contre trois puissances anti-slaves, intéressées également à combattre toutes les institutions libérales, et par conséquent toutes les constitutions de l'occident, de peur que les Slaves qui sont gouvernés par elles, et dont les institutions primitives furent toujours démocratiques, ne tournent du côté de l'occident lorsque commencera la lutte des deux principes. Il nous semble donc qu'il est important pour ces pays, et principalement pour la France, qui est placée à la tête de la civilisation, et dans laquelle tous les pays opprimés fondent leurs espérances, de bien connaître cette grande famille slave. Aussi le gouvernement français pourrait y contribuer beaucoup, s'il instituait à Paris, dans ce centre des lumières, une chaire des langues slaves. Des populations si nombreuses, embrassant une si grande partie de l'Europe, et qui ont un

avenir, devraient occuper et intéresser le public français. Les dépenses qu'occasionerait une chaire pareille doivent être de peu de considération pour une puissance telle que la France, et l'objet lui-même nous paraît beaucoup plus important que la langue du peuple tartaro-mantchou, qui n'est connu dans l'histoire que pour avoir dévasté quelques pays. Des petites principautés allemandes ne refusent pas de fonds pour un objet aussi utile, quoique leurs revenus ne s'élèvent quelquefois qu'à la somme que rapporte au trésor un seul département en France. D'ailleurs, il ne serait pas sans intérêt pour les Français d'acquérir au moins quelques notions générales sur les langues d'une race à laquelle appartient la duchesse d'Orléans, leur reine future, et dont la maison est à présent l'unique dynastie ayant une origine slave. Nous apprenons que le comte de *Sorgo*, ancien ministre de la république de Raguze en France, a fait parvenir au ministre de l'instruction publique, un mémoire analogue, et nous aimons à espérer que bientôt, grâce à un appui aussi éclairé que patriotique et puissant, nous verrons à Paris une chaire nouvelle et utile.

Dans d'autres articles, nous tâcherons de faire connaître à nos lecteurs, 1° l'histoire primitive des Slaves jusqu'au Xe siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de l'introduction du christianisme; 2° l'histoire primitive de l'église slave et celle de l'église slavo-romaine; 3° l'histoire de la législation des peuples slaves.

JÉRÔME-NAPOLÉON BONKOWSKI,
Docteur en droit et Licencié ès-Lettres.

Imprimerie de KLEFER, à Versailles, Avenue de Picardie, 11.






La première Livraison de la REVUE SLAVE contient

Prix de la Livraison : 2 francs.

Toutes les demandes doivent être adressées *franco* à M. XAVIER, faubourg Saint-Honoré, 119, à Paris.

A VERSAILLES.

DE L'IMPRIMERIE DE KLEFER,
AVENUE DE PICARDIE, 11.